



**HAL**  
open science

# La phonologie diachronique de Martinet, et ses sources pragoises

Stijn Verleyen

► **To cite this version:**

Stijn Verleyen. La phonologie diachronique de Martinet, et ses sources pragoises . Dossiers d'HEL, 2013, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée, 3, pp.1-31. hal-01311991

**HAL Id: hal-01311991**

**<https://hal.science/hal-01311991>**

Submitted on 4 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Verleyen, Stijn « La phonologie diachronique de Martinet et ses sources pragoises » [version 2007], *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Epistémologie Langage*], Paris, SHESL, 2013, n°3 disponible sur Internet : <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/verley.pdf>

Stijn Verleyen

K.U. Leuven, campus Kortrijk

## La phonologie diachronique de Martinet et ses sources pragoises<sup>1</sup>

### 0. Introduction

Dans cet article, nous nous proposons d'examiner les fondements épistémologiques du modèle de phonologie diachronique élaboré par Martinet, en comparant son approche à celle du Cercle linguistique de Prague.

Dans un premier temps, nous rappellerons les contacts que Martinet a entretenus avec différentes "écoles" structuralistes [1.]. Ensuite, nous examinons les traits essentiels de la conception pragoise du changement phonique (et linguistique en général) [2.]. Sous un troisième point, nous proposons une analyse du modèle fonctionnaliste de Martinet, centré autour du concept d'*économie* [3.]. Finalement, nous essayons de montrer que les différences qui opposent Martinet à Prague reposent sur un dilemme épistémologique fondamental, à savoir l'opposition entre le sujet parlant et le système linguistique [4.].

### 1. Martinet et les écoles structuralistes

André Martinet peut être considéré comme une figure emblématique du point de vue d'une histoire comparée des structuralismes. En effet, il est entré en contact avec trois écoles structuralistes très importantes: l'école de Copenhague, le courant néo-bloomfieldien aux États-Unis, et le cercle de Prague.

Martinet avait fait la connaissance de Hjelmslev à la suite de son premier mariage, avec une Danoise; en effet, de 1936 à 1939, il passait ses vacances d'été au Danemark. Cette filière danoise n'est d'ailleurs pas sans importance pour d'autres raisons encore: Otto Jespersen aura également une influence non négligeable sur Martinet, qui traduira le livre *Language, its nature, origin and development* (1922) en français.

Ses contacts avec Hjelmslev ont été "longs, amicaux et réitérés" (Martinet 1993: 238), à témoin le fait que Martinet a été invité à remplacer Hjelmslev pour un de ses cours en 1965. Quant à l'influence de la pensée du linguiste danois sur celle de Martinet, celui-ci affirme que "la pensée hjelmslévienne a exercé sur la mienne le même genre d'influence que la pensée de Prague sur celle d'Hjelmslev, c'est-à-dire une influence profonde, à certains égards décisive, mais négative" (Martinet 1993: 239). L'introduction de l'*Économie des changements phonétiques* contient en effet une critique assez violente du formalisme de Hjelmslev, qui privilégie la forme au détriment de la substance. De façon significative, Martinet attribue les divergences entre Hjelmslev et lui à son goût pour la diachronie et le dynamisme du système linguistique, qui ne sauraient s'expliquer sans faire appel à la substance phonétique.

En deuxième lieu, l'on ne saurait oublier l'importance de l'épisode américain dans la carrière de Martinet. Après la deuxième guerre mondiale, Martinet passe aux États-Unis, où il collabore d'abord à la mise en place d'une langue auxiliaire internationale, et il commence à enseigner ensuite à Columbia, Jakobson ayant obtenu la chaire de linguistique générale pour lui. Il restera à Columbia jusqu'en 1954, juste avant la publication de son magnum

---

<sup>1</sup> Cf. aussi Verleyen (2007). Je tiens à remercier Christian Puech de m'avoir invité à faire une communication au colloque sur l'historiographie comparée des structuralismes (Lyon, février 2005). Je remercie également les directeurs de ma thèse de doctorat (Verleyen, 2005), Piet Desmet et Pierre Swiggers.

opus en phonologie diachronique. Il y marquera de son empreinte la sociolinguistique naissante, en tant que directeur de thèse d'Uriel Weinreich, qui aura à son tour comme disciple William Labov (cf. Verleyen, 2006). Martinet co-dirige aussi la revue *Word*, qui était généralement considérée comme orientée vers l'Europe et contre le mouvement néobloomfieldien en vogue à ce moment-là. Martinet s'associe effectivement à des linguistes qui appartiennent plutôt à la filiation sapirienne, comme Morris Swadesh, et qui, eux aussi, s'opposent à la rigueur excessive des néobloomfieldiens. Ses rapports avec ceux-ci sont assez distants<sup>2</sup>, et ils le seront aussi avec la grammaire générative naissante ; en effet, en tant qu'éditeur de *Word*, Martinet refuse, avec des commentaires très ouvertement négatifs, un article de Chomsky<sup>3</sup>.

Les contacts avec Jakobson, qui, ayant d'abord été membre fondateur du Cercle de Prague, est à la base de la phonologie générative par le biais de son enseignement à Harvard et sa théorie des traits distinctifs (qu'il publie en 1952 avec le jeune phonologue Morris Halle et l'acousticien suédois Gunnar Fant) sont chaleureux au début, mais se détériorent progressivement, à tel point que Martinet cherche de plus en plus à marquer ses distances par rapport à Jakobson. Rétrospectivement, il minimise même l'influence que Jakobson a pu avoir en tant que membre fondateur du Cercle linguistique de Prague :

"Dans mes contacts avec « Prague », j'ai immédiatement manifesté ma méfiance et mon éloignement vis-à-vis de tout ce qui s'est révélé être d'origine jakobsonienne. À ma première lecture des *Travaux du cercle linguistique de Prague*, il y avait les choses pour lesquelles j'étais en gros d'accord et qui provenaient en général de Troubetzkoy. D'autres me semblaient bizarres, et c'étaient, en général, les points sur lesquels Jakobson avait imposé son universalisme binariste" (Martinet 1993: 125)<sup>4</sup>.

La source d'influence sur laquelle nous nous concentrerons ici est celle du structuralisme pragois, qui a été cruciale pour la théorie diachronique développée par Martinet. L'article de Jean-Claude Chevalier (1997) esquisse l'histoire de la réception initiale de Troubetzkoy et Jakobson en France, dans la période de 1919 à 1939. Si Troubetzkoy fut admis très tôt à la société de linguistique de Paris, et tenu en haute estime par Meillet, les travaux de Jakobson pouvaient compter sur moins de sympathie, et il éprouva bien plus de difficultés à se faire accepter. Ses remarques sur l'évolution morphophonologique du russe furent louées par Tesnière, mais d'autres commentateurs se montrèrent bien moins enthousiastes.

Martinet lui-même, né en 1908, n'entre que relativement tard dans ce processus de transfert entre Prague et Paris. Il ne fait la connaissance de Jakobson qu'au congrès international de phonétique, juste après la mort de Troubetzkoy, où il présente une communication sur l'équilibre et l'instabilité des systèmes phonologiques, et où Jakobson parle sur le classement phonologique des consonnes (article également très important qui esquisse les bases de l'approche strictement binariste). En 1933, il avait publié un premier article sur la phonologie du français qui fut positivement reçu par Troubetzkoy. Dans les années qui suivent, deux articles (Martinet 1936, 1939b) sont publiés dans les *Travaux du cercle linguistique de Prague*, dont le premier porte sur la phonologie synchronique, plus précisément la neutralisation, et le dernier sur le rôle de la corrélation en phonologie diachronique. Martinet entretiendra des contacts épistolaires avec Troubetzkoy, qu'il considère comme le véritable phonologue fonctionnaliste à qui remonte en partie sa propre conception du système phonologique :

"Les rapports immédiats et fructueux ont été au départ, moins avec les idées de Karl Bühler qu'avec le cadre descriptif présenté par Troubetzkoy dans les années 1930-1931" (Martinet 1993 : 249).

Après la mort de Meillet, deux camps s'affrontent sur la scène de la linguistique française : les défenseurs de la phonologie, avec notamment Martinet et Gougenheim, et ceux qui sont contre (par exemple Grammont, comme on peut le constater dans la discussion qu'il mène avec Martinet dans le *Français moderne* de 1938). En 1937, Martinet est nommé à l'École des Hautes Études. Pendant la deuxième guerre mondiale, il emploiera le

---

<sup>2</sup> Il est toutefois plus positif sur Harris. Cf. Martinet (1993: 330).

<sup>3</sup> Murray (1994: 229) cite une lettre de Martinet dans laquelle il commente ainsi l'article de Chomsky: "[The paper] was forwarded to me by Uriel Weinreich, a co-editor of *Word*, who favored publication. *I was against it and adamant*. The article was not rejected "because it was too Bloomfieldian." In such a case, I would have sent it to Bloch. To my mind, it was a reaction against the self-imposed limitations of the Bloomfieldian approach, but one retaining all its formalistic prejudices with a few additional ones [...]. Actually, my impression was one of *utter drabness unrelieved by any glint indicating some hidden awareness of what a real language is*" (c'est nous qui soulignons).

<sup>4</sup> L'économie des changements phonétiques contient en effet une critique violente du binarisme strict de Jakobson, dont Martinet suppose qu'il a pu s'exprimer pleinement après la mort de Troubetzkoy en 1938.

questionnaire établi par Troubetzkoy dans l'optique d'un atlas phonologique de l'Europe pour son enquête sur la prononciation du français contemporain.

Par ailleurs, Martinet cherche systématiquement à minimiser sa dette envers le Cercle de Prague, affirmant que, somme toute, la doctrine phonologique l'a aidé à trouver une terminologie précise pour des notions qu'il avait déjà en tête. Ainsi, il signale que l'influence directe de Troubetzkoy se limite à un seul article sur un changement de /g/ à /h/, qui l'aurait aidé à mieux comprendre la pression paradigmatique qu'il pouvait y avoir sur les phonèmes d'une langue. Il affirme aussi qu'après les cinq premiers volumes des *Travaux*, il n'a "plus reçu grand-chose de ce côté-là. J'étais trop loin dans l'espace pour être jamais intégré à l'École et je n'ai guère eu de relations épistolaires qu'avec Troubetzkoy. J'ai rencontré une fois Bühler, à Paris, entre deux portes" (Martinet 1993: 258).

Ses rapports avec Jakobson se détériorent progressivement, et les *Mémoires d'un linguiste* sont par endroits un véritable règlement de comptes avec Jakobson, dont Martinet nie que sa pensée converge sur plusieurs points avec la sienne.

## 2. La conception pragoise du changement

### 2.0. Introduction

Après avoir passé en revue les contacts personnels et institutionnels entre Martinet et les autres "écoles" structuralistes, nous passons à l'analyse de la conception du changement linguistique développée par Jakobson et Troubetzkoy. Nous relevons trois caractéristiques essentielles du modèle pragois: le rejet de l'opposition entre synchronie et diachronie [2.1.], la perspective téléologique [2.2.], et l'organicisme latent [2.3.].

#### 2.1. Rejet de la dichotomie saussurienne synchronie-diachronie

Une caractéristique fondamentale de la conception pragoise du changement linguistique est le rejet total de la dichotomie synchronie vs diachronie. Dans un passage souvent cité des *Thèses présentées au premier congrès des philologues slaves*, les membres du Cercle<sup>5</sup> (1929: 7-8) affirment:

"On ne saurait poser de barrières infranchissables entre les méthodes synchronique et diachronique comme le fait l'école de Genève. Si l'on envisage en linguistique synchronique les éléments du système de la langue du point de vue de leurs fonctions, on ne saurait juger non plus les changements subis par la langue sans tenir compte du système qui se trouve affecté par lesdits changements [...]. Ainsi, l'étude diachronique non seulement n'exclut pas les notions de système et de fonction, mais, tout au contraire, à ne pas tenir compte de ces notions, elle est incomplète".

C'est en particulier Ferdinand de Saussure qui se voit reprocher une séparation trop rigide entre les deux aspects de la langue, qui aboutit notamment à sa conception dite 'atomique' du changement linguistique:

"F. de Saussure and his school broke a new trail in static linguistics, but as to the field of language history they remained in the neo-grammarians rut. Saussure's teaching that sound changes are destructive factors, fortuitous and blind, limits the active role of the speech community to sensing each given stage of deviations from the customary linguistic pattern as an orderly system. This antinomy between synchronic and diachronic linguistics should be overcome by a transformation of historical phonetics into the history of the phonemic system. In other words, phonetic changes must be analyzed in relation to the phonemic system which undergoes these mutations. For instance, if the order within a linguistic system is disturbed, there follows a cycle of sound changes aiming at its renewed stabilization (like in a game of chess)" (Jakobson 1928a = 1971a: 2).

Il faut donc non seulement relativiser la distinction à cause du fait qu'une langue comporte à tout moment des indices de changements en cours, et que, d'autre part, la diachronie n'est rien d'autre qu'une succession de synchronies, mais il faut tout simplement abandonner (ou mieux, dépasser<sup>6</sup>) entièrement la dichotomie, puisqu'il

---

<sup>5</sup> Selon Jakobson lui-même (cf. Viel 1984: 67n1), les *Thèses* ont été rédigées par le comité du Cercle, qui comprenait alors Mathesius, Trnka, Havránek, Mukařovský, et Jakobson, à partir de textes présentés par ces membres, d'une part, et par Troubetzkoy, Durnovo, Bogatyrev et Savickij, de l'autre.

<sup>6</sup> Viel (1984: 63) estime que Jakobson ne récusait pas entièrement l'antinomie entre la phonologie synchronique et la phonétique diachronique, mais que "toute son argumentation repose sur l'existence des deux ordres saussuriens". Il nous semble toutefois que le fait de considérer la diachronie, *en tant que telle*, comme étant dotée d'une même systématisme que la synchronie, annule complètement la distinction telle que l'envisageait Saussure, c'est-à-dire comme une opposition entre,

n'y a pas de différence ontologique entre synchronie et diachronie; celle-ci est tout aussi systématique que celle-là, et les changements ne sont pas 'fortuits' ou 'aveugles' comme le croyaient Saussure et les néogrammairiens:

"L'antinomie de la phonologie synchronique et de la phonétique diachronique se trouverait être supprimée du moment que les changements seraient considérés en fonction du système phonologique qui les subit. Le problème du but dans lequel ces changements ont lieu doit être posé. La phonétique historique se transforme ainsi en une histoire de l'évolution d'un système phonologique" (Jakobson 1929 = 1971a: 20).

Somme toute, la conception saussurienne du rapport entre synchronie et diachronie diffère sur un point crucial de la façon dont le Cercle de Prague conçoit ce rapport, et cette différence est à la base de tous les autres désaccords. Pour Saussure, la synchronie est qualitativement différente de la diachronie: elle naît essentiellement d'un certain point de vue adopté par le linguiste. Jakobson interprète cette prise de position sur un plan ontologique, et il affirme qu'il serait absurde de croire qu'une langue en tant qu'objet historique aurait deux faces: une face synchronique et une face diachronique. La synchronie, chez Jakobson, n'est rien d'autre qu'une diachronie courte. Pour reprendre la métaphore saussurienne, Jakobson ne fait pas de coupe transversale d'une plante, mais bien une coupe longitudinale courte:

"La coupe statique est une fiction: ce n'est qu'un procédé scientifique de secours, ce n'est pas un mode particulier de l'être. Nous pouvons considérer la perception d'un film non seulement diachroniquement, mais aussi synchroniquement: toutefois l'aspect synchronique d'un film n'est pas identique à une image isolée extraite du film. La perception du mouvement est présente aussi dans l'aspect synchronique. Il en va de même pour la langue" (Jakobson 1931a = Troubetzkoy 1949: 334).

On remarquera que Jakobson semble lui-même distinguer, dans ce passage, entre le point de vue du chercheur, qui, pour le dire en termes saussuriens, "crée l'objet", et la réalité substantielle de la langue. En même temps, il reproche à Saussure la séparation stricte entre synchronie et diachronie, et n'accepte donc pas l'abstraction méthodologique proposée par celui-ci. De là, par exemple, son insistance sur des phénomènes comme les archaïsmes en tant que témoins du changement en synchronie.

On peut donc dire que la conception jakobsonienne de la langue est historicisante dans la mesure où il n'y a aucune différence de principe<sup>7</sup> entre le fonctionnement synchronique d'une langue et son évolution à travers le temps<sup>8</sup>. En effet, la langue en tant qu'objet se développe selon ses propres lois internes (cf. ci-dessous), et les locuteurs, en vertu desquels Saussure définit sa langue, ne sont que les agents de ce développement dans le temps<sup>9</sup>.

## 2.2. *Le point de vue téléologique*

Outre le refus total d'une séparation stricte entre synchronie et diachronie, l'une des caractéristiques essentielles de la théorie pragoise du changement linguistique est la téléologie, définie, de façon quelque peu vague, comme la "tendance vers un but". Jakobson s'oppose résolument à ce qu'il appelle l'approche 'mécanique' des néogrammairiens, qui concevaient l'histoire de la langue comme impliquant une causalité de type efficient et mécanique:

---

d'une part, une coupe transversale et, en quelque sorte, achronique et, d'autre part, le développement dans le temps des unités linguistiques isolées (qui peut avoir des répercussions indirectes au niveau du système).

<sup>7</sup> Comme nous le verrons, Martinet se différencie sur ce point des Pragois avec sa notion de synchronie dynamique: le changement est la conséquence inévitable de l'activité linguistique normale ("les langues changent parce qu'elles fonctionnent"), mais il reste bel et bien une différence de principe entre le fonctionnement en synchronie, d'une part, et la diachronie, de l'autre.

<sup>8</sup> Cf. Fontaine (1974: 64): "On pourrait dire que, conformément à l'expérience, on ne devrait parler que d'un seul et même système, en quelque sorte protoplasmique, se faisant et se défaisant sans cesse. Le changement est autosécrété par le système à des fins de survie, "justifié" en somme; dans une phase ultérieure, le surgissement de l'élément nouveau tend à être nié: tout changement est potentiellement inclus dans le système au stade antérieur de son évolution [...]. La conception de l'histoire de la langue par les Pragois repose sur la constatation empirique de la non-existence de l'état synchronique. Cette prise de position empiriste est à l'opposé de l'attitude scientifique de Saussure, dont l'entreprise est caractérisée par l'exigence de la définition du système linguistique".

<sup>9</sup> Que les Pragois ne fassent pas de différence fondamentale entre synchronie et diachronie est manifeste aussi chez Trnka (1929: 35), qui, comparant les méthodes synchronique et diachronique, affirme: "Quelle est la principale différence entre les deux méthodes? Ce n'est pas, comme le croit de Saussure, le fondateur de l'école de Genève, le temps, éliminé dans l'étude synchronique à l'encontre de l'étude diachronique".

“Un entassement mécanique dû au jeu du hasard ou de facteurs hétérogènes — telle est l’image favorite de l’idéologie européenne prédominante de la seconde moitié du XIXe siècle. L’idéologie contemporaine, dans ses manifestations variées et génétiquement indépendantes les unes des autres, met en relief, avec une netteté de plus en plus grande, au lieu d’une addition mécanique un système fonctionnel, au lieu d’un renvoi, tout bureaucratique, à une case voisine, des lois structurales immanentes et au lieu d’un hasard aveugle une évolution tendant vers un but” (Jakobson 1929 = 1971a: 110).

La conception téléologique du changement défendue par Jakobson et Troubetzkoy naît vers la fin des années 1920. Les deux linguistes s’écrivaient régulièrement (cf. le volume impressionnant de correspondances — Troubetzkoy 1975 [traduction française : Sériot ed. 2006], et en 1926, Jakobson envoie une lettre à Troubetzkoy, lui proposant quelques idées à propos du changement linguistique, comme il en témoigne dans les Dialogues (Jakobson – Pomorska 1980: 67):

“Bouleversé, je lui expliquais une idée à laquelle j’avais mûrement réfléchi, à savoir que les changements de la langue avaient un système et une finalité, que l’évolution de la langue et le développement des autres systèmes socio-culturels allaient de pair en vue d’une affinité profonde et d’une fin conjointe”.

Dans sa lettre de réponse, Troubetzkoy (1975: 96-101 — cité d’après la traduction de Viel 1984: 53-54) donne son soutien aux idées de Jakobson, et il ajoute que cette conception résulte logiquement du fait que la langue est un système; si Saussure n’a pas tiré toutes les conséquences du caractère systématique de la langue, c’est qu’il avait une conception inadéquate de l’histoire en général:

“L’intelligence de l’évolution de la langue découle directement de ce que “la langue est un système”. [...] Si Saussure ne s’est pas résolu à tirer la conséquence logique de sa thèse [...] c’est dans une très large mesure parce que cette conséquence aurait contredit non seulement l’idée qu’on se faisait de l’histoire de la langue, mais encore les conceptions courantes qu’on avait de l’histoire en général”.

Troubetzkoy (cité d’après Viel 1984: 53) relativise aussi la corrélation avec d’autres systèmes socio-culturels : la langue a une ‘logique interne’, et on peut dégager toute une série de lois évolutives internes:

“L’examen attentif des langues orienté vers la recherche de leur logique interne nous apprend que cette logique existe, et que l’on peut établir toute une série de lois proprement linguistiques qui ne dépendent pas de facteurs extra-linguistiques de civilisation”.

Une autre nuance importante apportée par Troubetzkoy (cf. Viel 1984: 54) est que la logique interne ne coïncide pas avec la cause première du changement: une fois que l’impulsion initiale a été donnée, les changements obéissent à une logique interne, mais la cause de cette impulsion est externe au système<sup>10</sup>. C’est là un point très important, puisque, strictement parlant, Troubetzkoy se rapproche ainsi davantage de Saussure. En effet, Saussure ne nie pas la systématisme des conséquences du changement (cf. De Mauro 1967: 454), mais il nie que le fait évolutif initial soit systématique.

Dans l’article crucial qu’il publie dans le *Journal de psychologie normale et pathologique*, Troubetzkoy (1933a: 245) met au point sa conception téléologique et systémique du changement:

“Puisqu’un système phonologique n’est pas la somme mécanique de phonèmes isolés, mais un tout organique dont les phonèmes sont les membres et dont la structure est soumise à des lois. — la “phonologie historique” ne peut se borner à l’histoire des phonèmes isolés, mais doit envisager le système phonologique comme une entité organique en train de se développer. Envisagés de ce point de vue, les changements phonologiques et phonétiques reçoivent un sens, une raison d’être. Tout en étant jusqu’à un certain point déterminée par les lois de structure générales — qui excluent certaines combinaisons et en favorisent d’autres —, l’évolution du système phonologique est à chaque moment donnée dirigée par la *tendance*<sup>11</sup> vers un but. Sans admettre cet élément téléologique, il est impossible d’expliquer l’évolution phonologique. Cette évolution a donc un sens, une logique interne, que la phonologie historique est appelée à mettre en évidence”.

<sup>10</sup> Cette idée apparaît également chez les disciples de Martinet (Juillard, Haudricourt), influencés, eux aussi, par l’enseignement pragois, et, dans une moindre mesure, chez Martinet lui-même.

<sup>11</sup> La notion de ‘tendance’ est une contribution très importante de Troubetzkoy à la phonologie diachronique, comme l’affirme aussi Benveniste (1966: 9): “[Un Bloomfieldien] repoussera comme entachée de téléologie la notion d’équilibre et de tendance que Troubetzkoy ajoute à celle de structure et qui s’est cependant révélée féconde. C’est même le seul principe qui fasse comprendre l’évolution des systèmes linguistiques”. À propos de la notion de *tendance* chez Alf Sommerfelt, ami de Jakobson, et qui a également suivi de près le développement du Cercle de Prague, voir Desmet (1991).



Et il spécifie en note que les linguistes se sont abstenus, à tort, d'explications téléologiques.

En dernière analyse, la finalité du changement résulte, selon Jakobson, du fait qu'il n'y a pas de différence essentielle entre synchronie et diachronie. À ses yeux, l'erreur que commettent Saussure et les linguistes qui s'inspirent de lui est d'accepter la téléologie<sup>12</sup> en synchronie (statique), mais de considérer en même temps la diachronie comme le domaine de la causalité efficiente, dépourvu de systématisme :

“Die Vereinigung der Statik und Dynamik ist eine der ursprünglichen dialektischen Antinomien, die den Begriff der Sprache kennzeichnen. Ohne Rücksicht auf diese Antinomie kann die Dialektik der Sprachentwicklung nicht begriffen werden. Die Versuche, die Synchronie, die Statik und das Gebiet der Anwendung der Teleologie einerseits bzw. die Diachronie, die Dynamik und die Sphäre der mechanischen Kausalität andererseits zu identifizieren, schmälern ungesetzlich die Rahmen der Synchronie, sie machen die historische Sprachwissenschaft zu einem Agglomerat von vereinzelt Tatsachen und schaffen die schädliche Illusion einer Kluft zwischen den Problemen der Synchronie und der Diachronie” (Jakobson 1931a: 267).

Dès que l'on considère une mutation linguistique dans le contexte de la synchronie, on l'introduit dans le domaine de la téléologie :

“Indem wir eine sprachliche Mutation im Kontexte der linguistischen Synchronie betrachten, führen wir sie in den Umkreis der teleologischen Probleme ein. Daraus folgt notwendigerweise die Anwendung des Problems der Zielstrebigkeit auf eine Kette von nacheinander folgenden Mutationen, d.h. auf die diachronistische Linguistik” (Jakobson 1931a: 265).

Si la synchronie est le domaine par excellence de la téléologie, cela tient, selon Jakobson (1963), au fait que la langue est envisagée comme un instrument qui sert à une fin, à savoir la communication. Le développement de cette conception doit être replacé, selon lui, dans le contexte des années 1920, au cours desquelles la crainte des explications téléologiques fait place à la recherche des buts : la question de la fonction et du but l'emporte sur la question de l'origine et de la genèse<sup>13</sup>. Selon Jakobson, c'est cette même téléologie de la communication qui rend indispensable une analyse acoustique en phonologie, étant donné que la parole est toujours orientée vers l'interlocuteur.

Aussi la comparaison célèbre que fait Saussure entre la langue et le jeu d'échecs peut-elle être poussée jusqu'au bout, puisque la diachronie linguistique est tout aussi systématique et 'réfléchie' que les coups faits par le joueur d'échecs :

“L'analogie saussurienne entre la langue et le jeu d'échecs peut être poussée jusqu'au bout. Il existe des changements linguistiques qui, pareillement aux déplacements dans le jeu d'échecs, ont 'l'intention d'exercer une action sur le système'. Quand on étudie les changements phonétiques d'une langue, le premier problème qui se pose, c'est de savoir à quel point et dans quel sens ils visent et atteignent le système phonologique” (Jakobson 1971a: 5-6).

La notion de téléologie est toutefois mal explicitée chez Jakobson et Troubetzkoy, et elle n'apparaît somme toute que dans un nombre limité de textes, publiés autour de 1930 (Jakobson 1928a, Jakobson 1928b, Cercle linguistique de Prague 1929, Jakobson 1931a, Troubetzkoy 1933a, 1933b). Ce qui est plus significatif, c'est que les Pragoïses n'explicitent pas si c'est la langue en tant que telle ou plutôt les locuteurs qui tendent vers un but. Nous touchons ici à une tension constante entre une perspective qui part du locuteur individuel, et une perspective qui part du système linguistique en tant qu'objet existant indépendamment des locuteurs.

En effet, la langue semble à plusieurs endroits, chez Jakobson et Troubetzkoy, être conçue comme un objet abstrait, qui possède une logique de développement interne, que les locuteurs ne sauraient contrarier<sup>14</sup>. Ceci explique que les changements linguistiques se voient attribuer une 'intention' (cf. le passage ci-dessus), dont on supposerait plutôt qu'elle se situe au niveau de l'esprit du locuteur.

---

<sup>12</sup> Jakobson (1975: 50) se contredit sur ce point en affirmant que “l'orientation générale de Saussure fut antitéléologique”, c'est-à-dire, non seulement en diachronie, mais également en synchronie.

<sup>13</sup> Il est intéressant de constater que dans ce texte (écrit en 1932), Jakobson présente la conception téléologique comme un simple principe méthodologique nouveau, et passe sous silence l'arrière-fond philosophico-idéologique de cette insistance sur le but plutôt que sur l'origine. Nous y reviendrons ci-dessous, en discutant la métaphore biologique dans l'œuvre des Russes du Cercle de Prague.

<sup>14</sup> Möller (1936) parle à cet égard du *Systempositivismus* du Cercle de Prague. Cf. aussi Fontaine (1974: 64): “[L]e relais de l'intervention du sujet parlant est passé sous silence”.

D'autre part, le sujet parlant est invoqué parfois, mais uniquement dans la perspective d'une collectivité parlante qui change la langue en conformité avec la logique préétablie du système. Pourtant, Troubetzkoy était au moins conscient du fait qu'il est impossible de dissocier les phénomènes culturels (en supposant que les langues fassent partie des phénomènes culturels — cf. toutefois ci-dessous) des individus qui en constituent le substrat humain. Le passage suivant, cité par Toman (1987: 630), est extrait d'une nécrologie, rédigée par Troubetzkoy, d'un professeur d'ethnologie auprès duquel il a suivi des cours:

“When describing some fact or phenomenon in the life of a nation, ethnographers tend in the overwhelming majority to lose sight of the fact that these phenomena and facts are not objects with an existence of their own; they are not more than an abstraction of the familiar kind. For instance, analysing the image of a deity of some particular nation, ethnographers speak about it as if this image were some entity, changeable perhaps, nevertheless fully determined and with an independent existence of its own at a given point in time. They entertain an image of an organism living its own life. But this in fact is inappropriate. The image of a deity exists in reality [...] only in known conditions: during the process of praying, listening to, remembering, or staging a myth, *i.e.*, during a narrative in which the deity appears as a character. Beyond this context, the image of a deity does not exist in reality”.

On s'attendrait donc à ce qu'il tire cette même conclusion pour ce qui est de la langue, mais il semble, au contraire, 'subjectifier' et 'anthropomorphiser' la langue en la considérant comme une 'totalité organique', comme c'est le cas dans la citation ci-dessus (Troubetzkoy 1933a: 245).

En définitive, l'orientation téléologique du fonctionnalisme pragois se traduit donc dans la conception de l'évolution linguistique comme tendant vers un but. Il reste à savoir vers quel but les langues tendent. Or, la tendance principale qui a été invoquée par Jakobson, Troubetzkoy, et les autres membres du Cercle de Prague est celle de l'équilibre et de l'harmonie du système. Les membres du Cercle de Prague ont développé une conception du changement linguistique qu'on peut qualifier de dialectique. Contrairement aux naturalistes, d'une part, qui considéraient l'évolution linguistique (dans la période historique) comme un processus de détérioration et de dégénérescence (cf. Desmet 1996), et à des linguistes comme Jespersen, de l'autre, qui considéraient l'histoire linguistique comme un processus de perfectionnement, les Pragois envisagent le changement comme une sorte d'*homéostasie*: même s'il y a des processus destructeurs, ils sont toujours suivis d'une réaction qui vise à rétablir l'équilibre:

“[E]n réalité, le rôle de la collectivité des sujets parlants est beaucoup plus actif, alors que la portée des 'cambriolages phonétiques' dans l'histoire de la langue est beaucoup plus limitée. Partout où un procès destructif a lieu, il est nécessairement suivi d'une réaction active. Et tout comme au jeu d'échecs la perte d'une pièce provoque souvent toute une série de déplacements de la part du joueur menacé, de même dans une langue donnée, on a besoin de toute une série d'innovations phonétiques visant à restabiliser le système phonologique” (Jakobson 1928b = 1971a: 5-6).

De cette façon, les Pragois se rapprochent de Gilliéron (cf. Lauwers 1998), que Jakobson (1929 = 1971a: 18) cite d'ailleurs explicitement:

“Gilliéron et ses successeurs assignent, dans la vie de la langue, un rôle considérable à la thérapie verbale. Mais, en tout cas, celui de la thérapie phonologique n'est pas moins essentiel. La langue s'efforce, en cas de détériorations, de soutenir et de restaurer la netteté et la souplesse, non seulement du vocabulaire, mais aussi, directement, du système phonologique — instrument de la différenciation des mots”.

Tant le progrès que la détérioration sont ainsi exclus. Jakobson (1929 = 1971a: 17) affirme à propos de Schleicher qu'il réconcilie le constat de l'adéquation fonctionnelle du langage en l'interprétant comme un reste d'une perfection originelle qui a été perdue au cours de l'histoire. D'autre part, l'idée de progrès, vécue comme un trait typique de la pensée occidentale, est complètement absente de cette conception du changement linguistique. Jakobson (Jakobson – Pomorska 1980: 67) affirme que la conception occidentale de l'histoire (héritée des Lumières) aboutit au non-sens:

“En effet, l'unique sens qui soit recevable quant à l'histoire, c'est le fameux 'progrès', cette fiction incohérente qui réduit en conséquence le 'sens' en 'non-sens'. Troubetzkoy reconnaissait que “les autres aspects de la culture et de la vie d'un peuple évoluent eux aussi avec une logique interne propre et particulière et suivant des lois propres et particulières, qui n'ont, elles non plus, rien de commun avec le 'progrès’” ”.

Comme Jakobson et Troubetzkoy s'opposent assez radicalement aux néogrammairiens, ils se voient obligés de motiver l'existence de changements dits destructeurs, que les néogrammairiens pouvaient considérer comme normaux, étant donné, d'une part, leur conception des lois phoniques, et, d'autre part, le mécanisme d'analogie qui servait à redresser l'équilibre fonctionnel. Or, Jakobson (1931a) invoque différents types d'explications pour rendre compte de l'existence de changements déséquilibrants. En premier lieu, il peut y avoir une influence



externe, comme le contact entre langues ou l'impact du style affectif (par opposition au style intellectuel) qui aboutit à déformer la structure phonologique. En deuxième lieu, la causalité locale est invoquée: le rétablissement de l'équilibre sur un point du système peut entraîner des déséquilibres dans un autre secteur<sup>15</sup>. L'influence déstabilisatrice permanente du langage affectif et émotionnel, et le caractère partiel de toute stratégie de stabilisation, font que le système n'atteint jamais un optimum théorique (la 'stabilité jamais atteinte' qu'on retrouvera chez Martinet) et déterminent en partie l'essence même du langage: "L'esprit de l'équilibre et la tendance simultanée vers sa rupture constituent des propriétés indispensables du tout qu'est la langue. La liaison de la statique et de la dynamique est une des antinomies dialectiques les plus fondamentales qui déterminent l'idée de langue" (Jakobson 1931a = Troubetzkoy 1949: 336).

### 2.3. La langue comme organisme vivant: organicisme latent

À lire les textes de Jakobson lui-même sur la place de la linguistique parmi les autres sciences, l'on serait d'abord enclin à croire qu'il souscrit inconditionnellement à l'idée que la linguistique n'est pas une science naturelle:

"Est-il besoin de rappeler que la linguistique appartient aux sciences sociales et non à l'histoire naturelle? N'est-ce pas un truisme évident? [...] La doctrine de Schleicher, ce grand naturaliste dans le domaine de la linguistique, est ébranlée depuis longtemps, mais on en trouve encore maintes survivances. [...] Cette tendance est en désaccord avec l'orientation sociologique de la linguistique moderne" (Jakobson 1938 = 1971a: 234).

Or, force est de constater que les choses sont plus complexes. En effet, comme l'a montré Sériot (1999: chapitre VII), les conceptions spécifiques de Jakobson et Troubetzkoy en matière de diachronie sont influencées largement par l'importation d'une métaphore biologique en linguistique: la langue, en tant qu'objet historique, est pour eux comme un organisme vivant<sup>16</sup>, qui naît et se développe selon des lois intrinsèques. L'emploi de cette métaphore biologique s'explique par l'arrière-fond intellectuel des Russes de Prague, exposé dans le détail par Sériot (1999). En effet, le modèle sur lequel Jakobson et Troubetzkoy se basent est fondamentalement anti-darwinien, surtout en ce qui concerne le rôle du hasard dans l'évolution:

"Selon Darwin, l'évolution est la somme des divergences résultant de variations accidentelles subies par des individus, et qui produisent des changements lents, perpétuels et à peine perceptibles; il y a une quantité innombrable de variations héréditaires, et elles vont dans toutes les directions. A cette doctrine la biologie contemporaine, en particulier la russe, oppose de plus en plus la nomogénèse: dans une forte mesure, l'évolution est convergente, par suite de lois internes englobant des masses énormes d'individus, sur un vaste territoire, par sauts, par paroxysmes, par mutations brusques; le nombre des variations héréditaires est limité, et elles vont selon des directions déterminées" (Jakobson 1971a: 110).

Jakobson et Troubetzkoy y opposent le caractère ordonné (all. *Gesetzmäßig*) de l'évolution, qui se déroulerait selon des lois internes à l'organisme. Ils reprennent donc l'idée de nomogénèse (ou orthogénèse), défendue par Berg (*Nomogenesis*, 1926) (cf. Holenstein 1987: 20), selon laquelle le rôle du hasard et d'autres facteurs externes dans l'évolution (i.e. biologique) est minimal, sinon inexistant. Les critiques que Jakobson adresse, notamment à Schleicher et à Saussure révèlent à quel point il s'oppose à l'idée du hasard:

"Dans l'interprétation de la diachronie, Saussure se rattache étroitement aux traditions scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour lui, les changements se produisent en dehors de toute intention, ils sont fortuits et involontaires, certains éléments sont altérés sans égard à la solidarité qui les lie au tout et, en conséquence, ne peuvent être étudiés qu'en dehors du système; le déplacement d'un système se fait sous l'action d'événements qui non seulement lui sont étrangers, mais qui sont isolés et ne forment pas un système entre eux" (Jakobson 1929 = 1971a: 17).

---

<sup>15</sup> Il est presque ironique que ce phénomène de la causalité locale est identique à une acception spécifique du terme "hasard", puisque les Pragois refusent résolument tout hasard dans l'évolution linguistique: "De ce sens [hasard au sens de disproportionnalité entre cause et effet, SV], on passe sans difficulté à celui du hasard comme désignant les suites imprévisibles d'une action. Certaines classes d'actions de ce genre ont été décrites par Jean-Paul Sartre (critique de la raison dialectique) sous le nom de contre-finalités: c'est ainsi que des défrichements inconsidérés de forêts en vue d'augmenter les ressources agricoles provoquent une érosion rapide et désastreuse du sol, une détérioration du climat, une altération du régime des pluies. Le hasard désigne alors l'effet non prévu et non voulu d'une action, le décalage entre le but poursuivi et le résultat effectif, qui reflète la complexité des lois de la nature et des enchaînements de causes et d'effets" (Saint-Sernin 1996: 225).

<sup>16</sup> Cf. Fontaine (1974: 62): "[L']ambiguïté dont est chargé le terme de finalité quand il est employé par les Pragois apparaît comme un retour à une vision plus ancienne, plus proche de celle des ancêtres qu'ils sont pourtant déterminés à combattre. La réintroduction du point de vue téléologique revient, en fait, à restituer dans ses droits l'idée schleicherienne de la vie interne de la langue".

La conception de régularité interne de l'évolution va de pair avec la visée téléologique<sup>17</sup> esquissée ci-dessus: l'évolution est régie par des régularités tendancielle, c'est-à-dire, elle tend vers un but. Comme l'affirme Sériot (1999: 195), cette visée téléologique, qui postule un principe causal interne, s'oppose au darwinisme (ou, du moins, à la lecture russe du darwinisme) dans la mesure où celui-ci suppose une causalité efficiente 'externe'.

En fait, la lecture que font les Russes pragois de Darwin<sup>18</sup> (et, parallèlement, de Saussure) est peu adéquate. En effet, une lecture plus attentive de Darwin révèle que le hasard n'intervient qu'au niveau de la variation génétique individuelle (mutations); c'est le mécanisme de sélection naturelle qui va à l'encontre du hasard (tout en n'étant pas déterminé par quelque loi externe — cf. Tétry 1996: 163) et qui dirige la sélection cumulative<sup>19</sup> de variantes bien adaptées, donnant l'impression d'une directionnalité et d'une sorte d'intentionnalité (téléologie) au niveau de l'espèce. Pour donner un exemple biologique simplifié, les girafes en tant qu'espèce semblent avoir développé une nuque plus longue, alors qu'en réalité, ce sont les girafes individuelles ayant acquis une nuque plus longue à la suite d'une mutation aléatoire, qui ont le mieux survécu, étant donné la sélection naturelle (il leur était plus facile de manger les feuilles des arbres).

Il est fascinant de constater que l'erreur d'interprétation réside dans la confusion du niveau individuel (ontogénèse) et le niveau du système ou de l'espèce (phylogénèse). En effet, la tension entre le micro-niveau de l'individu et le macro-niveau de la langue (ou de l'espèce) fait que les caractéristiques de l'individu sont parfois transposées au niveau de l'espèce, et vice versa. L'intentionnalité propre au sujet individuel est attribuée au niveau de la langue dans son ensemble, et la régularité évolutive au macro-niveau est employée comme argument contre le hasard au niveau individuel. Cette confusion explique la critique violente à l'égard de la notion de hasard chez Darwin et Saussure. Toutefois, comme l'affirme Dominicy (1984: 557):

“Ni Darwin ni Saussure ne prétendent soutenir que les conditions initiales qui définissent le profil génétique d'une population ou l'état de langue préalable au changement n'exercent aucune contrainte sur les variations ou les innovations possibles. Ce que l'un et l'autre nient, en revanche, c'est que la variation ou l'innovation puisse s'inscrire dans un programme de développement dont la finalité soit constituée par l'adaptation de l'organisme ou le système à mettre en place. Pour les darwiniens comme pour les saussuriens de stricte obédience, les théories téléologistes transportent indûment au niveau évolutif (phylogénèse, diachronie) un schéma d'orthogénèse qui ne vaut qu'au plan individuel (ontogénèse, acquisition du langage)”.

Il est important de souligner que la primauté de la logique interne de développement est liée, chez Jakobson et Troubetzkoy, à des conceptions scientifiques et idéologiques plus globales. Les langues, dans la perspective de Jakobson et Troubetzkoy, sont des totalités organiques qui évoluent selon un principe interne qui est donné d'avance, et qu'on ne peut pas ramener à quelque principe qui lui serait antérieur. Cette idée tient à la conception de la vie comme autogénétique. La langue en tant qu'entité organique est dotée d'un élan vital, et cette conception en quelque sorte 'vitaliste' s'oppose résolument à l'idée de causalité mécanique défendue par la science occidentale.

En outre, les savants russes s'opposent dès le début au mode de pensée génétique et mettent l'accent sur les affinités entre des langues qui sont géographiquement apparentées, sans l'être pour autant sur le plan génétique. Ces langues peuvent constituer une union (cf. la notion de *Sprachbund* — Jakobson 1931b). C'est dans cette union, dont émane un certain déterminisme géographique, que réside en partie le but interne du développement des langues qui en font partie:

“[L]es lois immanentes de l'évolution phonologique ne nous donnent qu'une équation indéterminée, qui laisse la possibilité d'une quantité, fût-elle limitée, de solutions, mais non forcément d'une seule. La question du choix particulier d'une voie donnée peut être résolue, partie par l'analyse de la corrélativité du plan phonologique avec les autres plans du système de la langue, partie par l'analyse des rapports entre le système de la langue et les autres systèmes conjugués d'ordre social et géographique. Tous ces systèmes forment à leur tour dans leurs relations réciproques un système qui se caractérise par ses propres lois structurales. L'explication hétéronome de l'évolution phonologique n'est pas en mesure de remplacer l'explication immanente, elle peut seulement la compléter” (Jakobson 1929 = 1971a: 106).

---

<sup>17</sup> Cf. Gasparov (1987), qui établit un lien entre cette prise de position et la tradition idéologique russe.

<sup>18</sup> Sur la réception russe du darwinisme, voir Vucinich (1988).

<sup>19</sup> On retrouvera une idée semblable chez Labov, qui affirme lui aussi qu'une innovation ne devient 'changement' que lorsque le processus adopte une direction déterminée. Cf. aussi la notion de *drift* chez Sapir (1921: 151): “those individual variations that are cumulative in some special direction”.

De même, l'importance de l'emprunt comme facteur mécanique externe provoquant un changement doit être relativisée; c'est la logique interne qui domine:

“Ce qui est essentiel, ce n'est pas le fait même de l'emprunt, mais c'est sa fonction du point de vue du système qui emprunte; ce qui est essentiel, c'est que précisément pour l'innovation en question il existe une demande, et que cette innovation est sanctionnée par le système comme répondant aux possibilités et aux besoins de l'évolution de celui-ci” (Jakobson 1929 = 1971a: 108).

Le fait que les langues ont des lois de développement internes, et qu'elles peuvent converger en vertu de leur union géographique, est beaucoup plus important aux yeux de Jakobson et Troubetzkoy, que la parenté génétique. C'est la fonction, identifiée ici au but vers lequel tend une langue, qui est cruciale:

“Seule, une science provinciale peut trancher encore la question de la légitimité de tel ou tel séparatisme linguistique à la lumière de problèmes purement génétiques. Dans le plan social, la notion de classe a depuis longtemps remplacé celle de caste; dans le plan national la libre disposition de soi fait passer à l'arrière-plan la notion d'origine; de même dans les questions linguistiques d'actualité ce qui nous préoccupe en premier lieu ce n'est pas la genèse, mais la fonction” (Jakobson 1929 = 1971a: 108-109).

Comme le souligne Sériot (1999: 180-182), on retrouve ici la distinction, faite par Berg, entre homologie et analogie. Par exemple, les ailes des oiseaux et les nageoires antérieures des poissons ont une fonction parfaitement identique, même s'ils ont une origine tout à fait différente. De même, les baleines, qui sont des mammifères, ont acquis des traits de poissons, à tel point qu'elles leur ressemblent énormément. Ici encore apparaît donc une filiation biologique qui a forgé en grande partie la conception du changement linguistique défendue par Jakobson<sup>20</sup> et Troubetzkoy.

Berg, à l'inverse de Darwin, cherchait à démontrer que l'évolution ne se réalise pas par divergence à partir d'un ancêtre commun, mais au contraire par convergence à base de caractéristiques acquises dans un milieu géographique donné<sup>21</sup>. En même temps, il insiste sur l'existence de tendances préexistantes: “l'évolution est, à un très grand degré, prédéterminée, elle est le déploiement ou la manifestation de rudiments préexistants” (cité d'après Sériot 1999: 182).

Jakobson va appliquer ces idées à la linguistique, considérant implicitement la langue comme une entité organique qui a des prédispositions pour évoluer dans un sens déterminé. En d'autres mots, le sujet parlant n'est pas en mesure d'influencer la direction du changement.

### 3. Le modèle de Martinet

#### 3.0. Introduction

Dans ce troisième volet, nous proposons une analyse du modèle de phonologie diachronique développé par Martinet, telle qu'elle apparaît notamment dans son *Économie des changements phonétiques* (1955). Nous discutons d'abord le principe de l'économie [3.1.], pour analyser ensuite les facteurs fonctionnels [3.2.] et structuraux [3.3.]. Un quatrième point est consacré à un élément fondamental dans le modèle de Martinet, à savoir l'inertie et l'asymétrie des organes de la parole [3.4.]. Sous 3.5., nous discutons l'interaction entre les principes fonctionnels et les principes structuraux, pour conclure avec un tableau synthétique [3.6.].

#### 3.1. Le principe de l'économie

Lorsqu'on veut fournir une synthèse adéquate des vues de Martinet en phonologie diachronique, il faut nécessairement partir de la définition de l'économie comme “la synthèse des forces en présence”:

“L'évolution linguistique en général peut être conçue comme régie par l'antinomie permanente des besoins communicatifs et expressifs de l'homme et de sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique. Sur le plan des mots et des signes, chaque communauté trouve à chaque instant un équilibre entre les besoins d'expression qui demandent des unités plus nombreuses, plus spécifiques et proportionnellement moins fréquentes, et

---

<sup>20</sup> Comme le signale Sériot (1999: 181), Jakobson était très enthousiaste à propos du livre de Berg, et il l'aurait recommandé à plusieurs reprises à Chomsky. Jakobson (cf. Troubetzkoy 1949: 319n1) cite d'ailleurs Berg en note à propos du terme ‘convergence’.

<sup>21</sup> Cette même idée revient dans l'article sur les affinités phonologiques entre langues (Jakobson 1938). Martinet (2000) fournit une critique assez acerbe de l'orientation téléologique de cet article.

l'inertie naturelle qui pousse vers un nombre plus restreint d'unités plus générales et d'emploi plus fréquent" (Martinet 1955: 94).

En d'autres mots, une inertie excessive ne sera pas tolérée quand les locuteurs se rendent compte qu'elle nuit à la communication, et la multiplication des distinctions fonctionnelles ne sera pas non plus illimitée, étant donné qu'elle entraîne un effort trop grand. Cet équilibre tâtonnant assuré par les locuteurs constitue, selon Martinet, l'essence même du langage humain. L'économie est responsable de l'existence de la double articulation, composante cruciale dans la définition de la langue que propose Martinet.

Aussi la notion d'économie revient-elle sans cesse dans le travail empirique de Martinet. Une partie importante du quatrième chapitre de Martinet (1955) — celle qui est une élaboration directe de Martinet (1939b) — est consacrée, précisément, à la tension entre la mise en place d'un système hautement 'économique' (au sens unidirectionnel de 'peu coûteux' ou 'parcimonieux')<sup>22</sup>, et les nécessités de la production et de l'interprétation des phonèmes en contexte de communication.

Nous verrons que le concept 'économie' se compose essentiellement de trois blocs majeurs. Il s'agit en premier lieu des principes fonctionnels, que nous rapprocherons du pôle des *besoins communicatifs* et que nous interpréterons dès lors comme conçus sur un mode téléologique. Ensuite, nous discuterons les facteurs structuraux, qui sont à mettre en rapport avec le pôle de l'*inertie*, et dont le fondement épistémologique peut être qualifié de déterministe. Il s'y ajoute l'inertie et l'asymétrie des organes de la parole, que nous discuterons juste après les principes structuraux, en raison du lien qui existe entre ce facteur évolutif et l'intégration structurale, principe sous-jacent aux notions structurales discutées. Après cette discussion détaillée des mécanismes explicatifs employés par Martinet, nous décrivons l'interaction entre les facteurs fonctionnels et les facteurs structuraux, et nous essaierons de découvrir le principe fondamental qui est à la base de cette interaction. Finalement, nous fournirons un tableau synthétique, dans lequel nous tenterons de visualiser comment s'articule le concept d'économie, et quel est le rapport entre ses différentes composantes.

### 3.2. Facteurs fonctionnels

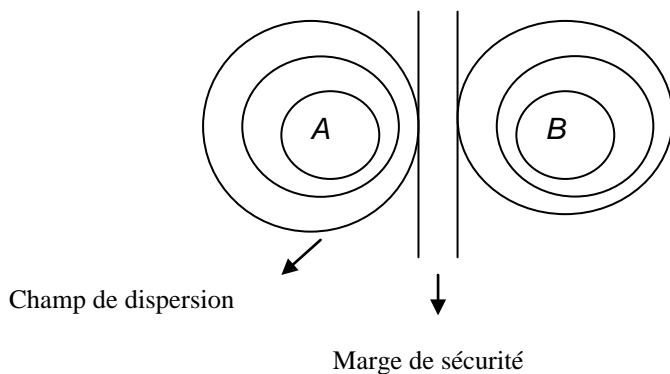
Le fonctionnement synchronique normal d'un système phonologique tel que le conçoit Martinet se fonde essentiellement sur trois principes étroitement liés. Il s'agit de la *pression du système*, liée aux notions de *champ de dispersion* et de *marge de sécurité*, et de la *différenciation maxima* et la tendance à l'*équidistance*. De ces deux principes de base découle la notion plus générale de *rendement fonctionnel*.

La pression du système est indissociablement liée, chez Martinet, aux concepts de *champ de dispersion* et de *marge de sécurité*. En effet, Martinet conçoit le système phonologique comme un ensemble de phonèmes, chacun caractérisé par sa propre zone articulatoire. Le phonème est donc défini comme la moyenne d'un ensemble de réalisations articulatoires, groupées autour d'un *centre de gravité*. En d'autres termes encore, le phonème est conçu comme un but acoustico-articulatoire que le locuteur n'atteint jamais de façon parfaite<sup>23</sup>. Le champ de dispersion est alors l'espace articulatoire sur lequel s'étendent ces réalisations, et la marge de sécurité est une sorte de "no man's land" (Martinet 1955: 48) qui sépare les champs de dispersion adjacents.

---

<sup>22</sup> Il est clair que cette façon de voir oblige Martinet à opérer en premier lieu avec les traits distinctifs, et ensuite seulement avec les phonèmes, définis comme des faisceaux de traits. En effet, l'économie ne consiste pas nécessairement à réduire le nombre de phonèmes, mais bien à utiliser de façon maximale les traits pertinents présents. Dans ce sens, sa critique du binarisme n'est que partiellement justifiée.

<sup>23</sup> Ici, on se rapproche fort de certaines conceptions de Hermann Paul (1968<sup>7</sup>: 49-73), qui est pourtant critiqué par Martinet: Paul aussi parle des sons du langage comme d'images acoustiques, ou encore, d'habitudes motrices. En plus, Paul note déjà que si le changement phonétique est régulier, cela tient à ce que ce sont ces "habitudes motrices" en tant que telles qui s'altèrent, et non chaque mot séparément. Martinet reformule ce constat en l'intégrant à sa théorie de la double articulation: le changement phonétique est régulier, selon Martinet, parce que la deuxième articulation (en phonèmes) existe (cf. Martinet 1955: 26-28; Fourquet 1964 — pour la "double articulation", voir Martinet [1949]).



De plus, lorsqu'on envisage le système phonologique comme un espace articulatoire à l'intérieur duquel se positionnent les phonèmes, dont la fonction primaire est de bien se distinguer les uns des autres, on peut s'attendre à ce que les locuteurs tendent à utiliser maximalelement les zones articulatoires disponibles. En effet, plus la perception et la production des phonèmes sont différenciées, mieux les phonèmes fonctionnent, étant donné que le risque de confusion entre deux unités phonologiques est minimal.

Cette tendance est appelée *différenciation maxima*<sup>24</sup> par Martinet (1955: 62), mais le principe avait été dégagé beaucoup plus tôt par De Groot (1931). En examinant le système vocalique du néerlandais, De Groot avait constaté deux tendances complémentaires: d'une part, les réalisations articulatoires de phonèmes différents tendent à se différencier maximalelement les uns des autres; d'autre part, les articulations vocaliques qui sont étroitement apparentées sur le plan phonologique (que ce soient des allophones d'un même phonème, ou des réalisations de phonèmes qui entrent dans une opposition neutralisable<sup>25</sup>) tendent à se rapprocher de façon à devenir 'subjectivement identiques'. De Groot (1931: 121) appelle ces deux tendances complémentaires la *Tendenz zur größten Wirksamkeit*<sup>26</sup>. Le corollaire de cette tendance vers une distance maximale entre les unités phonologiques est la tendance à l'*équidistance* (Martinet 1955: 60), selon lequel les phonèmes tendent à "l'égalisation des pressions réciproques".

Les principes fonctionnels proposés par Martinet sont tous liés, en dernière analyse, à la notion de rendement fonctionnel, qui occupe une place centrale dans le modèle de Martinet. Ce concept trouve son origine dans le Cercle linguistique de Prague; il apparaît dès le début des années 1920, entre autres dans un article de Vilém Mathesius. La première définition complète du terme se trouve dans le *projet de terminologie phonologique standardisée* (Cercle linguistique de Prague 1931), où "rendement fonctionnel" est décrit comme "le degré d'utilisation d'une opposition phonologique", c'est-à-dire, dans l'optique fonctionnelle, le nombre de paires minimales qu'elle permet de différencier. Le rendement fonctionnel est ainsi établi comme critère de classification des oppositions phonologiques.

Or, Martinet prétend que tout système phonologique tend vers un haut rendement fonctionnel afin de préserver les oppositions fonctionnellement importantes. Ainsi, nous en arrivons aux mécanismes évolutifs fonctionnels, qui sont étroitement liés au rendement fonctionnel.

<sup>24</sup> Peeters (1992) classe cette notion parmi les facteurs structuraux, mais il nous semble que la différenciation maxima est une condition de base pour le fonctionnement normal de tout système phonologique synchronique: les phonèmes tendent à se distinguer maximalelement afin de mieux fonctionner (cf. Martinet [1975: 58]: "le maintien des distinctions phonologiques implique, d'une part, ce qu'on a appelé la différenciation maxima et, d'autre part, l'équidistance entre les unités distinctives"); le conditionnement structural réside dans le fait qu'il y a des limites à la différenciation, et encore ces limites sont-elles avant tout déterminées par des facteurs physiologiques (comme par exemple l'espace réduit réservé aux voyelles d'articulation postérieure).

<sup>25</sup> Martinet (1936) affirme également que les membres d'une opposition neutralisable sont sentis comme étroitement liés dans la conscience linguistique des locuteurs. Ainsi, lorsqu'on demande à un Français de regrouper les voyelles [i], [e] et [ɛ], il regroupera les deux dernières, parce qu'elles entrent dans une opposition neutralisable. Pourtant, la distance articulatoire objective entre [e] et [ɛ] n'est pas plus grande que celle entre [e] et [i].

<sup>26</sup> Il est à remarquer que l'analyse de De Groot est plus nuancée que celle de Martinet, puisque le premier distingue deux tendances complémentaires, à savoir le rapprochement des sons apparentés phonologiquement et l'éloignement des sons différents sur le plan phonologique.



Si l'évolution phonologique ne se fait pas sans égard au système synchronique qu'il modifie (ce qui constitue l'une des thèses fondamentales des Pragoï), on s'attendrait à ce que les oppositions importantes soient préservées, tandis que les oppositions moins importantes se perdent plus vite<sup>27</sup>. De cette façon, le système tend vers l'optimisation du rendement fonctionnel.

Considérons le cas d'un système en évolution. Soit à cause d'une nécessité structurale, soit à cause de quelque conditionnement externe, un phonème (ou, mieux, le centre de gravité d'un phonème) se met à changer de lieu d'articulation<sup>28</sup>. Il s'ensuit que, tôt ou tard, il empiétera sur la marge de sécurité qui le sépare des phonèmes "voisins".

C'est alors qu'entre en jeu, selon Martinet, l'importance fonctionnelle de l'opposition menacée. Il se peut que le rendement de l'opposition menacée soit faible. Or, comme le système tend vers l'optimisation du rendement fonctionnel, il est à attendre que l'évolution atteindra en premier lieu les 'points faibles' du système, ce qui confirmerait la "weak point hypothesis" que mentionne King (1967: 834-835) [toutes choses égales, l'évolution phonologique affectera d'abord les oppositions à rendement fonctionnel bas ou les phonèmes peu fréquents].

Il existe de nombreux cas où la confusion de deux ou plusieurs phonèmes pourra se produire sans trop de gêne, les oppositions en question n'étant pas d'une importance cruciale pour l'économie de la langue. C'est le cas de l'opposition /œ/ - /ɛ̃/ en français: comme on le sait, ces deux voyelles nasales ne permettent de distinguer que quelques paires minimales comme *brin* – *brun*, *empreint* – *emprunt*. Aussi constate-t-on une tendance à l'élimination de l'opposition<sup>29</sup>.

Par contre, lorsqu'il s'agit d'une opposition importante du point de vue communicatif, le système (ou les locuteurs) effectuera probablement une manœuvre échappatoire afin de préserver l'opposition menacée.

Nous discuterons successivement les concepts de *chaînes de traction* et de *propulsion* (i.e. une solution au niveau paradigmatique), le *transfert de traits distinctifs* (i.e. une solution au niveau syntagmatique), et la *substitution lexicale*. Les deux premières sont des solutions phonologiques, tandis que la dernière est une solution lexicale, qui déborde le cadre proprement phonologique.

Partons d'un exemple théorique qui nous servira d'illustration pour les changements en chaîne. Soit trois phonèmes A, B et C, dont l'un (A) se déplace dans la direction de C:

**B      A → C**

Il s'agit alors de voir comment le phonème B réagit<sup>30</sup> à ce déplacement de A. Il se peut qu'il reste sur place. On écartera dans ce cas l'hypothèse d'un changement en chaîne. Mais, selon Martinet, il est probable que B profitera de l'espace vacant<sup>31</sup> laissé par A (Martinet 1955: 50), et qu'il va occuper la position originelle de A. Ce faisant, le système phonologique obéit en même temps au principe de l'*équidistance*.

<sup>27</sup> Cf. Jakobson (1931a: 259): "Die kleine Frequenz und die schwache funktionelle Belastung eines phonologischen Unterschiedes begünstigt natürlicherweise sein Verlüst".

<sup>28</sup> Tout comme Paul et les néogrammairiens, Martinet semble concevoir cette altération comme un déplacement graduel causé par un nombre croissant de réalisations déviantes allant dans le même sens (cf. Desmet – Van Hoecke 1993).

<sup>29</sup> Il est à noter que cette évolution pourrait aussi s'expliquer par une simple tendance à l'ouverture des voyelles nasales, l'ouverture du canal nasal allant plus facilement de pair avec une articulation buccale ouverte. Remarquons aussi qu'un bas rendement fonctionnel ne signifie pas automatiquement la perte de l'opposition: il se pourrait que la différence phonique entre les deux phonèmes soit trop grande, ou que les deux phonèmes soient bien intégrés au système (dans ce dernier cas, il ne faut pas tenir compte du rendement de l'opposition isolée, mais du rendement des traits pertinents impliqués — cf. Martinet 1955: 78).

<sup>30</sup> Beaucoup de passages dans l'œuvre de Martinet ne sont pas exempts de ce que Coseriu (1958: 120) appelle "misticismo del sistema": il est en effet difficile de concevoir un phonème qui "réagit" à un "mouvement" d'un autre phonème.

<sup>31</sup> Ceci est également lié au *remplissage de cases vides*; il convient de mentionner ici la critique de King (1969b). King ne nie pas l'existence des changements en chaîne, mais il prétend que l'explication de Martinet (qui revient donc en fait à une tendance au remplissage des cases vides) est trop faible. Il replace les changements en chaîne dans le cadre de la grammaire générative, où ils apparaissent comme le résultat d'une tendance à la simplification des règles — tendance que King (1969a) considère comme la direction générale du changement linguistique. Cependant, cette tendance ne constitue pas non plus une véritable explication; ce n'est pas parce que King pose ces changements comme des règles formelles que son explication serait plus convaincante: il reste à savoir pourquoi les langues tendraient à la simplification.



Martinet conclut de tout ceci que le déplacement de A constitue, en dernière analyse, la cause du changement subi par B. A a en quelque sorte attiré B, attraction qui provoque une *chaîne de traction*, puisque les phonèmes voisins de B peuvent suivre le mouvement. Ainsi, le changement initial finit par affecter une portion importante du système (Martinet 1955: 51).

De l'autre côté de A, le phonème C se voit menacé par l'évolution de A. Or, si le rendement fonctionnel de l'opposition A/C est suffisamment considérable pour empêcher la confusion, C se déplacera sous la pression de A. Dans ce cas, il faut interpréter les mouvements subséquents comme une *chaîne de propulsion*, étant donné que c'est A qui "pousse", pour ainsi dire, C de sa place originelle. Ici encore, le processus peut se répéter, à l'intérieur des limites imposées par les organes phonatoires.

Il est évident que la distinction entre traction et propulsion est dans une large mesure arbitraire, puisqu'il est souvent impossible de déterminer quel phonème a bougé en premier. Martinet (1955: 60) s'en rend compte: "il faut sans doute envisager de la pression partout, de sorte que la distinction [...] s'estomperait souvent".

Comme exemple concret, Martinet cite le changement *kuí* -> *kwi* -> *ki* -> *č*, intervenu dans une partie de la Roumanie. Les différentes variantes roumaines font supposer chaque fois une situation différente: les données italiennes s'accordent fort bien avec l'hypothèse d'une chaîne de propulsion, tandis que le gallo-roman fournit des preuves en faveur de l'hypothèse d'une chaîne de traction (cf. Martinet 1955: 61). En effet, à supposer qu'il s'agisse d'une chaîne de propulsion à partir de *kuí*, *kwi* devrait se réduire à *ki* avant que *ki* ne se palatalise en *č*, ce qui n'est pas le cas. Dans cet exemple, il s'avère impossible de déterminer une fois pour toutes de quel type de changement il s'agit.

À côté des changements en chaîne, le système phonologique dispose d'autres moyens afin d'éviter la perte d'une opposition fonctionnellement importante. L'un de ces moyens consiste à laisser la confusion se produire, tout en reportant les traits phonologiques qui assuraient la distinction entre les phonèmes en question sur les syllabes voisines (cf. Martinet 1957: 266)<sup>32</sup>. Ce changement est conçu par Martinet comme un compromis entre les facteurs qui opèrent en faveur de la réduction de l'opposition (qu'il s'agisse de facteurs structuraux ou de facteurs externes au système phonologique) et la nécessité de maintenir les oppositions utiles (pertinentes).

Martinet a appliqué cette hypothèse au cas du vieil-irlandais, exemple qu'il élabore dans le premier chapitre des illustrations pratiques de l'*Économie des changements phonétiques* (1955: 199-211). En irlandais, un fort accent d'intensité a atteint toutes les syllabes qui n'étaient pas protégées par un accent primaire ou secondaire (l'accent caractérisant toutes les syllabes impaires du mot). Or, les noyaux vocaliques des syllabes vocaliques ont en quelque sorte "coloré" les consonnes adjacentes (processus qui est traditionnellement désigné par le terme *infection*). Il en résulte des consonnes phonologiquement plus complexes, puisqu'elles ont été enrichies des traits des voyelles: par exemple, une voyelle antérieure (*i*, *e*) provoque la coloration palatale (p. ex. *tʲ*). Martinet (1955: 210) en conclut: "On pourrait, à certains égards, présenter l'évolution phonologique de l'irlandais primitif comme une action retardatrice menée par les besoins distinctifs des usagers contre les poussées d'un puissant accent d'intensité".

Si les mécanismes fonctionnels discutés jusqu'ici se situent tous au niveau phonologique même (que ce soit le système phonologique paradigmatique, ou, comme dans le cas du transfert des traits distinctifs, la chaîne linéaire), il n'en va pas de même pour la dernière solution fonctionnelle envisageable lorsqu'une confusion phonologique est imminente. On pourrait en quelque sorte considérer la substitution lexicale comme une intervention "après-coup", là où les solutions phonologiques opèrent de façon préventive.

Le mécanisme est bien connu: l'évolution phonologique risquant de provoquer une collision homonymique, les locuteurs esquivent le problème en remplaçant l'un des lexèmes concernés. Le lien avec la "thérapeutique verbale" de Gilliéron est évident (cf. Peeters 1992: 63). La substitution lexicale se situe pourtant, chez Martinet, dans la marge du cadre théorique: il s'agit en fait de la faillite des facteurs fonctionnels qui sont censés préserver les oppositions phonologiques importantes; l'ultime ressource des locuteurs est d'employer un nouveau lexème, mais le processus destructeur déclenché n'est pas contrecarré au niveau phonologique même, qui constitue par ailleurs le point de départ de tout l'exposé de Martinet (cf. le tableau synthétique dans Martinet 1955: 175).

---

<sup>32</sup> Cette évolution est un exemple de ce que Jakobson (1931a: 255) appelle *Umphonologisierung*.

Finalement, il convient de mentionner ici que le *rendement fonctionnel*, concept autour duquel s'articulent les facteurs fonctionnels, a fait l'objet d'un certain nombre de critiques<sup>33</sup>, notamment de la part de King (1967, 1969a). Selon King (1969a: 201), "loss of phonological contrast is neither impeded nor favoured by functional load". King (1967) a analysé un corpus de données germaniques à l'aide de quelques formules basées avant tout sur la fréquence lexicale des phonèmes. Les résultats de son calcul ne sont pas décisifs, ce qui l'amène à écarter l'hypothèse de Martinet. Cependant, à y regarder de plus près, King ne parvient pas non plus à prouver son hypothèse, faute d'une méthode adéquate de quantification<sup>34</sup>. Il semble en effet que la difficulté majeure en ce qui concerne le concept de rendement fonctionnel est précisément son calcul. Peeters (1992: 56) parle de "problèmes d'ordre pratique", mais il nous semble que le rendement fonctionnel n'existe qu'en fonction des méthodes qui permettent de le calculer. Même le point de départ pose des problèmes: faut-il calculer le rendement des traits pertinents, de phonèmes, ou d'oppositions phonologiques? Parfois, Martinet part d'oppositions isolées. À d'autres endroits, il calcule le rendement des traits pertinents impliqués. Un deuxième problème tout aussi gênant est celui de la valeur seuil à partir de laquelle on peut être sûr qu'une confusion se produira ou ne se produira pas. Ceci est lié à un problème plus général qui se pose pour la théorie de Martinet (cf. 2.2.), à savoir ce que Weinreich *et al.* (1968: 186) appellent "actuation problem".

### 3.3. Facteurs structuraux

Conformément au principe saussurien de l'identité négative des signes linguistiques, le système phonologique est envisagé par Martinet et les Pragoï<sup>35</sup> comme un ensemble d'entités oppositionnelles qui se définissent les unes par rapport aux autres. C'est de la nature des oppositions existant à l'intérieur du système que dépend le caractère structural de celui-ci. Or, la cohérence est favorisée par un regroupement des phonèmes en corrélations, comportant un certain nombre d'*ordres* et de *séries*.

Un *ordre* est un ensemble de phonèmes qui se caractérisent par le même point d'articulation (il correspond donc à l'axe vertical de l'API); une *série*, par contre, comporte un certain nombre de phonèmes qui se distinguent par un même type articulaire, mais dont les points d'articulation sont situés le long de la cavité buccale (cf. l'axe horizontal de l'API). En combinant les séries avec les ordres, on obtient des *corrélations*, qui peuvent se grouper à leur tour en faisceaux de corrélations<sup>36</sup>. L'unité de base de tout l'édifice phonologique est le trait pertinent. C'est ainsi qu'on appellera "corrélation de sonorité" l'ensemble des oppositions suivantes:

b	v	d	g
p	f	t	k

étant donné que le trait qui assure la distinction entre les deux séries est celui de la sonorité.

Ce petit rappel des notions de phonologie fonctionnelle synchronique est indispensable lorsqu'on veut comprendre la conception de l'aspect structural du changement phonologique chez Martinet<sup>37</sup>. Les notions structurales sont construites autour du concept d'*intégration*.

On peut définir celle-ci comme le processus par lequel le système se fait plus 'symétrique', c'est-à-dire différenciant un nombre maximal de phonèmes à l'aide d'un nombre minimal de traits pertinents. Le système

<sup>33</sup> Voir à ce propos la synthèse de Meyerstein (1970).

<sup>34</sup> On verra la tentative de Hockett (1967) pour trouver une formule adéquate. Son approche est originale dans la mesure où elle part du système phonologique dans son ensemble, et non d'oppositions isolées. Cependant, Hockett semble ne pas prendre en compte les différences qualitatives entre les différentes oppositions phonologiques d'un même système.

<sup>35</sup> Il importe de signaler que Troubetzkoy (1939) n'est pas toujours conséquent à ce propos, et que beaucoup de ses analyses souffrent d'un certain 'phonéticisme' (cf. le compte rendu par Martinet [1946b]).

<sup>36</sup> Cette théorie des oppositions entre bien dans le cadre réaliste de Martinet: les traits pertinents concrets par lesquels se différencient les phonèmes ne sont pas donnés d'avance. C'est la critique la plus sérieuse que Martinet adresse à la théorie binariste (cf. p. ex. Jakobson – Halle 1957), qui veut couler toutes les langues dans le même moule de traits distinctifs.

<sup>37</sup> Il est à noter que le conditionnement structural des changements phoniques avait été signalé bien avant Martinet. Par exemple, Grammont (1933: 144) fait remarquer que "si une modification articulaire se produit dans une partie du système, il y a des chances pour que tout l'ensemble du système en soit atteint, car il est nécessaire qu'il reste cohérent". Cependant, il s'agit là d'une déclaration de principe: que veut dire "cohérent" dans le cas d'un système phonologique? C'est Martinet qui a pour la première fois élaboré une classification des tendances structurales qui sont à l'œuvre dans le changement phonologique.

théorique idéal serait donc celui où toutes les oppositions entrent dans une corrélation et sont bilatérales: ceci impliquerait un nombre très limité de traits pertinents<sup>38</sup>.

La notion d'intégration représente, du moins en diachronie, un continuum pour Martinet: il préfère opérer avec différents degrés d'intégration (1955: 85). Par exemple, un phonème qui fait partie de deux corrélations est plus intégré qu'un phonème qui n'appartient qu'à une seule corrélation. De même, un phonème qui, synchroniquement parlant, n'a pas de partenaire corrélatif, mais qui présente bel et bien le trait phonique fonctionnant comme trait pertinent dans le reste de la corrélation, ne doit pas être considéré comme "non intégré" tout court: on le classera dans la corrélation en question, tout en affirmant qu'il n'est pas intégré au même titre que les autres membres corrélatifs.

L'hypothèse de base en ce qui concerne le rôle de l'intégration dans l'évolution phonologique, est que les phonèmes intégrés sont historiquement plus stables que les phonèmes non intégrés, et que, par conséquent, les phonèmes tendront à s'intégrer à quelque corrélation<sup>39</sup>. Cela peut se faire principalement de deux façons: le *comblement des cases vides* et la *catalyse*. Les deux cas résultent en fait d'une *attraction du système*, comme nous le verrons ci-dessous.

Un système phonologique peut être considéré aussi comme un ensemble de traits pertinents qui contractent des relations entre eux et qui se groupent en faisceaux, d'où résultent les phonèmes. Or, il est évident que, dans un système concret, il existera toujours des combinaisons de traits pertinents qui n'ont pas encore été exploitées par la langue en question. C'est précisément une telle combinaison virtuelle que Martinet désigne par le terme de "case vide". Les traits pertinents qui constituent la case vide sont déjà présents dans le système, mais le faisceau qui comporte cette combinaison précise n'existe pas. Par exemple, dans la corrélation de sonorité suivante:

f	s	š	x
v	z	ž	

la combinaison des traits "vélaire" et "sonore" n'existe pas.

Selon Martinet, l'un ou l'autre phonème viendra remplir ce trou en changeant son articulation dans la direction des traits phoniques qui constituent la case vide. Dans l'exemple cité, il est possible ou même probable que le phonème uvulaire sonore /R/, déjà présent dans la langue, adoptera une articulation vélaire sonore. Peu importe que le trait "uvulaire" fusionne avec le trait "vélaire", puisque "ces articulations étaient, en effet, celles de phonèmes dont d'autres traits suffisaient à préserver l'identité" (Martinet 1955: 80).

Le phénomène que Martinet désigne par le terme "catalyse" est largement parallèle au comblement des cases vides, à tel point qu'on pourrait parler du remplissage d'une case "demi-vide": "les deux phénomènes sont tout à fait parallèles. Ils aboutissent l'un et l'autre à une économie articulatoire sans nuire à la communication" (Martinet 1955: 91), et "il peut être difficile de savoir si un certain processus est un remplissage de case vide ou une catalyse" (*ibid.*).

En effet, si, dans le cas du comblement d'une case vide, il est question d'un phonème "actuel" qui change son articulation vers un phonème "virtuel" (défini par la combinaison de deux ou plusieurs traits pertinents préexistants), la catalyse se produit par une interaction entre un phonème bien intégré mais peu fréquent, et un phonème très fréquent mais marginal du point de vue du système phonologique paradigmatique. Il est présupposé que le rendement fonctionnel de l'opposition entre les deux phonèmes est 'suffisamment bas'. Or, le phonème bien intégré exercera une attraction sur le phonème moins intégré, et le phonème le plus fréquent finira par s'assimiler au phonème bien intégré, selon Martinet.

---

<sup>38</sup> Martinet (1939b, 1955: 104-107) examine quel système (consonantique) pourrait réaliser cet optimum théorique, et il en arrive à la conclusion que ce serait un système "cubique": trois points d'articulation, combinés avec trois modes articulatoires et trois 'colorations'. Ainsi, neuf traits seulement permettraient d'en arriver à 27 phonèmes distincts. Évidemment, un tel système est difficilement réalisable en pratique: du fait de la grande complexité des phonèmes (qui se composent de traits pertinents difficiles à combiner du point de vue articulatoire), il serait vite sujet à des mutations. Notons en passant que la théorie binariste arrive à l'optimum théorique en considérant toute opposition comme binaire (= bilatérale).

<sup>39</sup> Cette hypothèse a été critiquée par Weinreich (*apud* Martinet 1964: 235): "One of the perennial hopes of structural linguistics has been to demonstrate that there is a correlation between structural depth and the historical stability of linguistic phenomena (...) The facts speak against the theory of privileged conservativeness in matters of structure (...) Isoglosses of major systemic import are found to run a course no less capricious than those of subphonemic detail; and structural innovation is no less free from areal distribution than other kinds of innovation".

Tout comme dans le cas du remplissage des cases vides, il s'agit donc d'une attraction émanant de quelque lacune structurale (qu'elle soit entière ou non), de sorte qu'il serait justifiable de considérer ces deux processus comme relevant d'un même processus d' "attraction phonologique".

### 3.4. L'inertie et l'asymétrie des organes de la parole

À côté des principes fonctionnels et des principes structuraux, il existe un troisième facteur crucial, d'ordre physiologique, auquel Martinet attribue un rôle dans l'évolution linguistique. Il s'agit d'un aspect de l'économie qui est lié à la spécificité du langage humain, à savoir l'inertie et l'asymétrie des organes de la parole:

"Les locuteurs doivent, sur tous les plans, s'accommoder de la nature vocale du langage humain. Les organes dits de la parole ne servent, on le sait, que secondairement à cette fin. Ils ont une inertie que celui qui parle doit vaincre sans cesse: dans la chaîne la réalisation de chaque phonème est diversement teintée par celles des phonèmes qui précèdent et qui suivent. Ils ne présentent aucune symétrie: une occlusion labiale et une occlusion apicale ont physiologiquement quelque chose de commun, mais elles nécessitent l'intervention d'organes fort dissemblables" (Martinet 1955: 95).

Ce phénomène synchronique n'est pas non plus sans effets sur l'évolution linguistique. Il permet plus concrètement de rendre compte de changements comme l'assimilation, la dissimilation, l'haplologie, etc.<sup>40</sup>

Sur le plan du système phonologique paradigmatique, l'asymétrie et l'inertie contrecarrent les tendances à l'intégration structurale. Par exemple, l'espace réservé aux voyelles d'articulation postérieure est plus réduit que celui des articulations antérieures, ce qui fait qu'une asymétrie dans le système vocalique est difficile à résoudre, étant donné la tendance à l'équidistance entre les unités phonologiques: dans un système symétrique, c'est-à-dire avec le même nombre de degrés d'aperture à l'avant qu'à l'arrière, les marges de sécurité seront plus étroites à l'arrière, ce qui est un "germe d'instabilité" (Martinet 1955: 89). De même, certaines combinaisons de traits pertinents qui représenteraient une économie considérable pour le système, s'avèrent impossibles à cause de la nature des organes phonatoires.

L'inertie et l'asymétrie des organes de la parole constituent donc l'une des raisons principales pour lesquelles l'équilibre parfait d'un système phonologique est impossible (cf. 'stabilité jamais atteinte', Martinet 1955: 88ss). Dans notre tableau synthétique, nous avons inclus ce facteur sous la notion plus générale d'inertie, mais il faut préciser qu'il s'oppose en fait aux principes structuraux liés à l'inertie du système phonologique: il se pourrait, par exemple, qu'une modification structurale visant à augmenter la symétrie du système soit rendue impossible à la suite des limitations physiologiques.

Une illustration célèbre du principe de l'inertie et de l'asymétrie des organes de la parole a été proposée par Haudricourt – Juilland (1949: 100-113). Il s'agit de la palatalisation de /u/ latin en /y/ français, une évolution qui était traditionnellement expliquée par la présence d'un substrat celte, c'est-à-dire, par un conditionnement externe. Haudricourt et Juilland commencent par réfuter cette explication externe, en faisant valoir notamment des arguments de chronologie relative: étant donné qu'il existe un décalage de six siècles entre la palatalisation de /u/ et la romanisation de la Gaule, l'hypothèse du substrat devient pour le moins hautement improbable (Haudricourt – Juilland 1949: 101).

L'explication proposée par Haudricourt et Juilland repose sur deux facteurs en conflit, à savoir la tendance à la symétrie du système, et l'asymétrie des organes de la parole. Les auteurs commencent par analyser des cas analogues dans l'évolution d'autres langues indo-européennes, ce qui leur permet de formuler trois constats essentiels (Haudricourt – Juilland 1949: 109):

1. Dans tous les systèmes examinés *u* passe à *ü*;
2. Ce passage de *u* à *ü* est toujours accompagné de *o* > *u*;
3. Tous les systèmes présentent au moins quatre degrés d'aperture.

Ils montrent alors comment l'espace articulatoire, dans un système à quatre degrés d'aperture parmi les voyelles postérieures, est très réduit, peut-être même trop réduit pour que les voyelles restent bien distinctes, ce qui constitue le point de départ de l'hypothèse fonctionnaliste.

<sup>40</sup> Il faut remarquer que Martinet met l'accent sur les effets systémiques (paradigmatiques) de l'inertie physiologique, et qu'il n'établit pas explicitement le lien avec des évolutions comme l'assimilation, lien qui est pourtant assez évident: l'assimilation est le pendant diachronique du fait que les réalisations des phonèmes sont 'diversement teintés' par les sons avoisinants.

### 3.5. La dynamique du système: l'interaction entre facteurs fonctionnels et facteurs structuraux

Le nom que Martinet a donné au principe universel qui sous-tend le changement linguistique est quelque peu trompeur. En effet, on pourrait interpréter “économie” dans le sens unidirectionnel de “réduction de l’effort”. Toutefois, le contenu du concept chez Martinet (1955: 97) est tout autre:

“ ‘économie’ recouvre tout: réduction des distinctions inutiles, apparition de nouvelles distinctions, maintien du statu quo. L’économie linguistique, c’est la synthèse des forces en présence”.

Le concept rend compte à la fois des changements qui appauvrissent le système et de ceux qui l’enrichissent. Selon Martinet, une réduction considérable de l’effort aura donc probablement pour conséquence des lacunes communicatives, et l’équilibre sera redressé au prix d’une augmentation de l’effort.

Martinet renvoie à Zipf (1949) en introduisant le concept de l’économie. Zipf a dégagé une antinomie tout à fait semblable, qu’il appelle *principle of least effort*: l’homme<sup>41</sup> cherche, dans toute activité, à minimiser l’effort nécessaire à atteindre le but qu’il s’est fixé. Si l’effort fourni semble parfois excessif, il est pourtant toujours en raison de l’objectif visé. Cette “loi du moindre effort” semble aussi dominer la pratique langagière de l’homme: selon Martinet, il cherchera à minimiser l’ “effort” dépensé à parler<sup>42</sup>.

L’économie se compose donc de deux pôles “antinomiques”, à savoir inertie et besoins communicatifs, l’inertie et l’asymétrie des organes phonatoires se rapprochant du pôle plus global de l’inertie. Or, il se pose la question de savoir quels sont les rapports internes entre ces trois aspects de l’économie, et où il faut situer les différentes notions explicatives analysées ci-dessus.

Nous touchons ici au noyau dur du concept de l’économie. Les principes structuraux nous semblent relever d’une conception statique du système: les phonèmes tendent à une plus grande stabilité en s’intégrant aux corrélations existantes. Le plus souvent, les évolutions structurales se font au détriment des oppositions fonctionnelles<sup>43</sup> (cf. le fragment cité ci-dessous à propos de l’influence destructrice de la structure accentuelle en vieil-irlandais). Il faut donc, de toute évidence, relier l’ensemble des facteurs structuraux au pôle de l’inertie. C’est pourquoi il nous a semblé plus adéquat de classer la catalyse, par exemple, parmi les facteurs structuraux, contrairement à ce que fait Peeters (1992: 67-68). La catalyse implique sans aucun doute une réduction de l’effort. De même, la réduction d’une opposition phonologique, que Peeters considère comme un principe explicatif à part, mais qui ne constitue souvent qu’un moyen à l’intégration paradigmatique des phonèmes, doit être mise du côté des facteurs structuraux, puisque le conditionnement fonctionnel, déterminé par le degré de rendement fonctionnel de l’opposition impliquée, est trop faible pour contrecarrer le mouvement déterminé structurellement<sup>44</sup>.

De l’autre côté, il nous semble qu’on a intérêt à considérer les facteurs fonctionnels comme émanant d’une conception dynamique et “thérapeutique” du système. En effet, les principes fonctionnels dégagés par Martinet sont caractérisés par leur dynamisme et leur effet bénéfique sur la communication, ce qui fait qu’il importe de les relier au pôle des besoins communicatifs. Voilà pourquoi justement la différenciation maxima, principe que Peeters (1992: 69-71) considère comme structural, est à classer parmi les facteurs fonctionnels: si les phonèmes

---

<sup>41</sup> Il convient de remarquer qu’il n’est pas toujours clair chez Martinet si l’économie est une caractéristique de systèmes linguistiques ou une caractéristique de l’homme. En renvoyant à Zipf, Martinet suggère cette dernière solution, mais à d’autres moments, lorsqu’il “personnalise” les entités linguistiques (notamment les phonèmes), il semble prétendre qu’il s’agit d’un trait de la langue même. Évidemment, on pourra faire valoir que le système n’existe pas indépendamment des locuteurs (cf. Coseriu 1958), mais il n’en reste pas moins que Martinet néglige d’explicitement la différence.

<sup>42</sup> Certains ont critiqué l’emploi du terme “effort”, puisqu’il n’est pas clair quel serait l’effort réel fourni par l’homme lorsqu’il parle. Peeters (1994: 65-66) défend la position de Martinet en affirmant que ce n’est pas parce que l’effort est inconscient qu’il ne serait pas réel.

<sup>43</sup> Il se pourrait, par exemple, que deux phonèmes fusionnent, en dépit du fait que le rendement de l’opposition est élevé, afin de rendre le système plus symétrique.

<sup>44</sup> Paradoxalement, l’inertie et l’asymétrie des organes de la parole, que nous avons incluses précisément dans le concept plus général d’inertie, contrecarrent l’intégration structurale, de sorte qu’il convient de leur accorder un statut légèrement différent de celui des autres formes d’inertie (comme par exemple la pression conservatrice de la tradition).



tendent à se différencier maximalement les uns des autres, c'est qu'ainsi, ils fonctionnent mieux et sont plus à même de garantir le succès de la communication.

Quant aux principes évolutifs sous-jacents aux deux pôles de l'économie, nous croyons qu'il faut y voir une interaction entre téléologie et déterminisme. Nous sommes convaincu que l'aspect déterministe est à rapprocher du pôle structural (c.-à-d. celui de l'inertie): l'homme serait, dans cette optique, dominé par une inertie naturelle qui se manifeste tant sur le plan linguistique qu'extra-linguistique. La *structure* relève ainsi de la *contrainte*. La téléologie, par contre, nous semble plus liée au pôle des besoins communicatifs, ceux-ci étant responsables des changements thérapeutiques visant à rectifier le déséquilibre souvent causé par des évolutions structurales. Ils relèveraient de la sphère de la *liberté*<sup>45</sup>.

Martinet, on le sait, a toujours refusé toute étiquette téléologique. Cependant, son œuvre fourmille d'explications téléologiques, puisque, comme le remarque Coseriu (1958: chap. VI), toute explication fonctionnelle est au fond téléologique. À notre avis, Martinet rejette la téléologie parce qu'il manie une définition assez spécifique de ce concept. Pour lui, "téléologie" équivaut à un principe philosophique, presque métaphysique, qui pousserait les langues dans une direction déterminée (cf. Sapir 1921), ou encore, à une intervention délibérée et consciente des sujets parlants visant à modifier la langue<sup>46</sup>. Le raisonnement de Peeters (1992: 121) repose sur le même a priori: si vraiment il y avait téléologie dans l'évolution des langues, dit-il, "la plupart d'elles ne présenteraient pas, dans leur version standard, la relative stabilité dont elles font actuellement preuve". Il suppose que tout locuteur est un linguiste en herbe qui réfléchit sur la nature de son système linguistique et qui voudrait y apporter des modifications. En outre, cet argument s'insère, à notre avis, dans une fausse perspective: s'il est vrai qu'un même locuteur a souvent l'impression que les changements linguistique intervenus au cours de sa vie sont réduits, force est de constater qu'une langue (en tant que système de communication de toute une communauté) change parfois rapidement, et dans une direction bien déterminée, au cours de quelques décennies seulement.

Au contraire, il faut plutôt envisager la téléologie dans la théorie de Martinet comme "latente" ou "implicite", dans ce sens qu'il y a une directionnalité certaine dans le changement (au macro-niveau de la langue), mais que cette direction n'émane pas d'une intention consciente des locuteurs. Ceci se rapproche de la théorie de Keller (1994), à propos de la "main invisible" dans l'évolution linguistique. L'évolution linguistique serait plutôt à envisager comme le résultat non intentionnel d'un ensemble d'activités intentionnelles (au micro-niveau), effectuées dans des "conditions écologiques" identiques. Lorsqu'une langue est confrontée à une certaine situation, il est parfois possible de prédire dans quel sens l'évolution ira, à l'instar de ce qui se passe dans le cas d'autres exemples non linguistiques<sup>47</sup>.

Comme preuve du fait que la théorie de Martinet n'est pas exempte d'une certaine finalité, on considérera le passage suivant:

"L'inertie est un élément permanent qu'on peut supposer *immuable*, mais les besoins communicatifs et expressifs sont, d'un âge à un autre, soumis à des *variations*, et la nature de l'équilibre se modifiera au cours du temps" (Martinet 1955: 94 — italiques nôtres).

---

<sup>45</sup> Si nous employons une terminologie clairement gilliéronienne, nous ne voulons pas pour autant réduire l'apport de Martinet à une théorisation des principes dégagés de l'étude dialectologique par Gilliéron. Nous ne faisons que signaler, par là, qu'il existe des analogies remarquables entre les deux "doctrines", comme nous l'avons dit au début de cet article. À l'appui de cette assertion, on pourrait aussi invoquer la dichotomie kantienne, citée par Coseriu (1958: 109, dans un passage consacré à Martinet) entre le 'monde de la nécessité' et le 'monde de la liberté': tout sujet parlant est nécessairement *déterminé* par des limitations d'ordre physique, mémoriel, donc par des facteurs qui relèvent du pôle de l'inertie; par contre, ce qui est proprement communicatif dans la langue relève du 'monde de la liberté', où c'est la finalité qui compte. Pour Coseriu, l'ensemble de la langue relève du monde de la liberté, mais il nous semble que les facteurs que Martinet regroupe sous 'inertie' relèvent plutôt d'un conditionnement constant auquel l'homme n'est pas capable d'apporter des modifications. Un deuxième argument en faveur du rapprochement de Martinet et Gilliéron nous semble leur conception globale du changement linguistique: chez les deux auteurs, il est question d'un équilibre structural qui est rompu ("pathologie"), puis rétabli ("thérapeutique") (voir aussi Ehlers 1997). Mais on ne perdra pas de vue que la doctrine de Gilliéron est essentiellement axée sur le domaine lexical, contrairement à celle de Martinet, qui est phonologique.

<sup>46</sup> De tels processus existent pourtant: l'épuration du moyen français qui a mené au français classique, par exemple, fut une intervention délibérée ayant pour but de "restreindre le nombre de mots et d'expressions employés pour désigner une notion" (Wartburg 1969<sup>o</sup>: 179).

<sup>47</sup> Keller donne l'exemple d'un édifice public devant lequel on a mis en place un réseau de chemins compliqué et peu efficace. Or, on peut prévoir qu'il se formera graduellement de nouveaux chemins à travers l'herbe qui seront plus efficaces. Voir aussi Aitchison (1987).



Martinet admet ici que les facteurs d'inertie relèvent d'une logique déterministe (puisqu'ils sont *immuables*, c'est-à-dire qu'ils échappent à la volonté — consciente ou mi-consciente — du sujet parlant). D'autre part, les facteurs associés aux besoins communicatifs sont *variables*, précisément à cause de l'intervention humaine, une variabilité qui se fonde sur la *liberté* du sujet parlant.

C'est ainsi qu'on en arrive à une définition de l'économie comme résultant de l'interaction permanente entre facteurs structuraux et facteurs fonctionnels, entre déterminisme et téléologie. En définitive, les conceptions de Martinet se rapprochent donc fort de celles du Cercle linguistique de Prague, où le changement linguistique est conçu en termes de rupture et rétablissement d'un équilibre structural et fonctionnel (cf. Ehlers 1997).

De tout ce qui précède, il ressort aussi que l'économie n'est pas à concevoir comme une véritable *antinomie*, puisque les deux pôles dont elle se compose entrent à chaque fois dans un rapport variable et s'impliquent mutuellement. La direction principale des facteurs fonctionnels est téléologique et orientée vers les besoins communicatifs, tandis que celle des facteurs structuraux est déterministe et orientée vers le moindre effort. Toutefois, les deux aspects sont étroitement liés, et forment un tout dynamique constitutif de la langue et du changement linguistique.

Cette dynamicité se retrouve dans bon nombre des illustrations employées par Martinet (1955). Ainsi, le cas du vieil-irlandais, discuté ci-dessus constitue un parfait exemple de l'enchevêtrement de forces structurales et de stratégies fonctionnelles. En effet, les "poussées" d'un puissant accent d'intensité ont des conséquences catastrophiques au niveau phonologique. Le système réagit en préservant les traits distinctifs menacés. Le moindre effort, dans ce cas, réside dans le fait que les locuteurs négligent (inconsciemment) les syllabes non accentuées, tandis que les besoins communicatifs sont satisfaits par le biais du transfert des traits distinctifs.

Comme exemple, citons l'évolution des occlusives intervocaliques sourdes du roman occidental. Successivement, on constate la simplification des géminées, la sonorisation des sourdes simples, et la spirantisation (éventuellement suivie par la chute) des sonores. Selon Martinet, cette évolution résulte d'une pression exercée par les géminées, qui tendaient, par inertie<sup>48</sup>, à se simplifier. C'est alors qu'a joué le mécanisme des changements en chaîne: les sourdes simples, menacées par l'invasion des géminées, se sonorisent, empiétant ainsi sur la marge de sécurité qui les sépare des sonores originelles. Celles-ci, à leur tour, se spirantisent ou tombent. Ici encore, un mécanisme structural (élimination des consonnes géminées) est contrecarré par un stratagème fonctionnel (chaînes de traction et de propulsion).

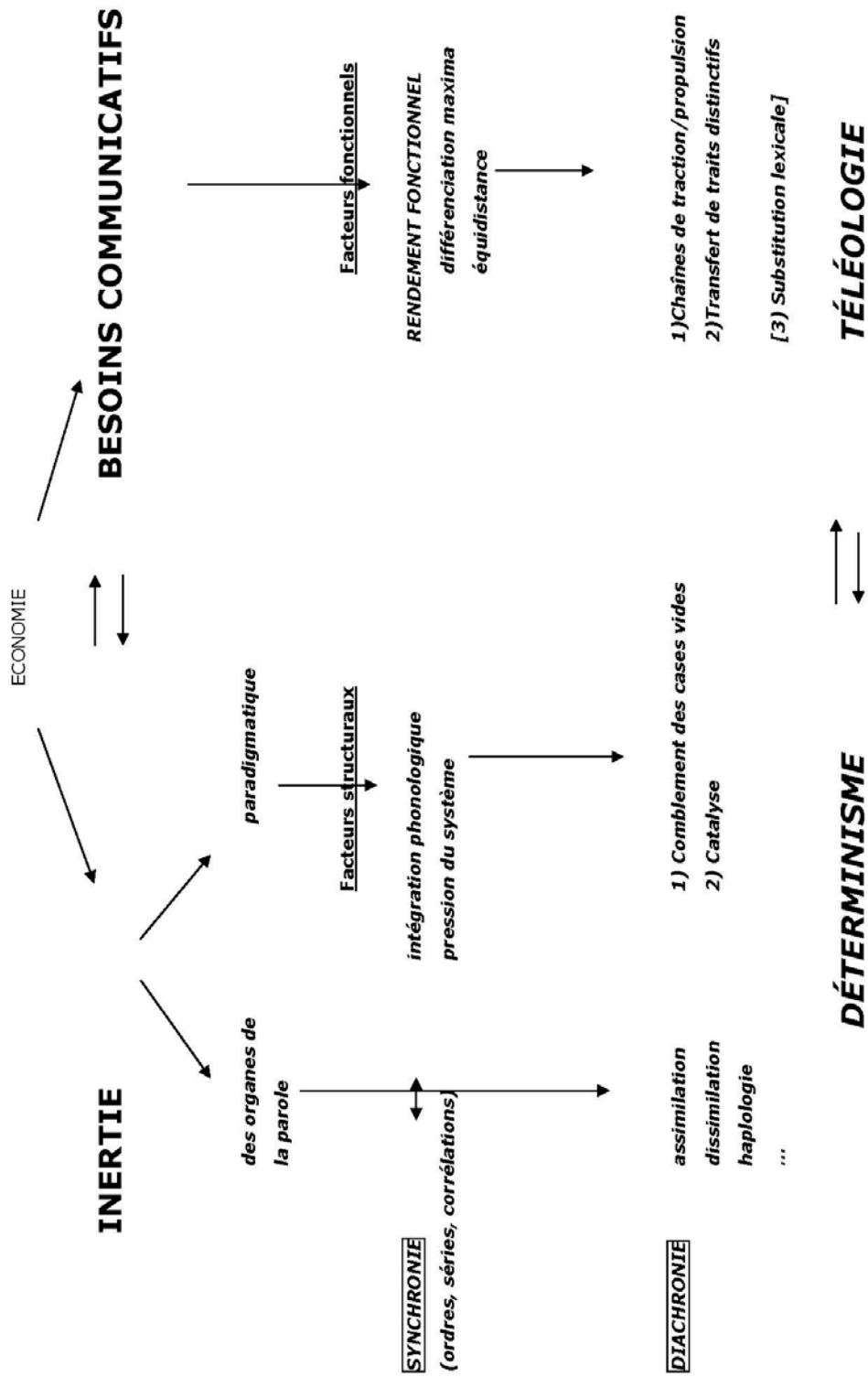
### 3.6. Tableau synthétique

Conformément à l'analyse présentée ci-dessus, le schéma se compose de trois parties: (1) l'inertie physiologique, (2) l'inertie du système paradigmatique, associée aux facteurs structuraux et (3) le pôle des besoins communicatifs, lié aux facteurs fonctionnels.

Pour chaque bloc, nous avons mis en vedette la continuité entre synchronie et diachronie, c'est-à-dire l'emploi des notions synchroniques comme principes explicatifs en diachronie, caractéristique fondamentale de la phonologie diachronique de Martinet

---

<sup>48</sup> Voir à ce propos Martinet (1955: 138-144), où il affirme que les consonnes géminées tendront à se simplifier lorsqu'elles sont devenues aussi fréquentes dans toutes les positions que les consonnes simples; l'apport "informatif" des géminées étant limité (et, par conséquent, leur prédictibilité étant élevée) du fait de leur grande fréquence, les locuteurs ne seront pas prêts à fournir l'effort supplémentaire que demande la réalisation d'une telle consonne.



## 4. Conclusions: Martinet vs Prague

### 4.0. Introduction

Dans cette section finale, nous essaierons de formuler quelques conclusions globales qui émanent de l'analyse du modèle fonctionnaliste du changement phonique. Nous le ferons en comparant la "visée pragoise" à la perspective développée par Martinet, ce qui nous permettra de mettre en vedette les caractéristiques essentielles de la conception fonctionnaliste du changement phonologique (et linguistique en général).

Nous discuterons d'abord les points sur lesquels Martinet et les Pragois convergent [4.1], pour passer ensuite aux points sur lesquels les deux modèles diffèrent clairement [4.2]. De façon générale, nous voudrions argumenter que l'approche de base du changement linguistique est largement parallèle chez Martinet et les Pragois, et que Martinet doit beaucoup à Prague, même s'il cherche systématiquement à minimiser sa dette envers Jakobson et Troubetzkoy (cf. supra). D'autre part, il nous semble que les différences qui subsistent entre le modèle pragois et le modèle élaboré par Martinet tiennent toutes, en dernière analyse, à une différence quant à la conception de la langue. Le Cercle de Prague (ou mieux, Jakobson et Troubetzkoy) part d'une conception de la langue comme totalité organique, dans laquelle le locuteur individuel joue un rôle tout à fait marginal. Par contre, Martinet essaie de penser le changement linguistique en termes de facteurs qui proviennent du locuteur individuel et du dynamisme de la communication.

### 4.1. Convergence

#### 4.1.0. Introduction

Pour décrire les points sur lesquels les conceptions de Martinet et celles du Cercle de Prague sont parallèles, nous partirons d'une tripartition analogue à celle que nous avons employée dans le système de paramètres (cf. chapitre I). Nous discutons d'abord les points liés à la *description* du changement [4.1.1]. Ensuite, nous passons aux ressemblances en matière d'*explication* du changement [4.1.2]. Finalement, nous analysons la conception globale du changement [4.1.3]. Dans certains cas, nous verrons que la raison sous-jacente pour adopter telle ou telle position peut différer chez Martinet et les Pragois.

#### 4.1.1. La description du changement: l'étude de l'impact structural du changement

Un premier point de convergence entre les deux modèles concerne la délimitation de l'objet à décrire. Tant les Pragois que Martinet s'intéressent surtout à une partie bien déterminée des changements phoniques, à savoir les changements qui ont un impact sur le système des oppositions distinctives<sup>50</sup>. Ainsi, comme nous l'avons vu, Jakobson (1931a) classe les changements du point de vue de leur rapport avec le système phonologique, et l'impact qu'ils ont sur ce système.

De même, Martinet (1955: 25) affirme qu'il faut examiner le contexte du système phonologique dans lequel se produit un changement, de sorte que les changements traditionnellement considérés comme 'spontanés' (*i.e.* non conditionnés dans la chaîne) puissent avoir une explication interne:

"Le type de changement dont il vient d'être question est celui qu'on considérerait traditionnellement comme non-conditionné et pour lequel on était surtout tenté de chercher une causalité externe puisque la seule causalité linguistique avec laquelle on opérait était celle qui se manifestait dans la chaîne parlée. À côté du contexte du discours, il faut opérer maintenant avec le contexte du système. Les phonéticiens classiques nous ont surtout expliqué ce qu'on peut attendre d'un phonème donné, placé dans telle ou telle condition dans la chaîne. Ce qu'avant tout le phonologue cherche à dégager c'est ce qu'on peut attendre d'un phonème placé dans tel ou tel système".

L'ensemble des facteurs explicatifs invoqués par Martinet relève en effet de la constitution du système phonologique dans lequel se produit un changement donné. Il s'ensuit aussi une nette priorité des facteurs internes, comme nous le verrons ci-dessous.

D'autre part, Martinet insiste, au moins en principe, sur la nécessité d'étudier le changement *in actu*, et sur les dangers d'une "phonétique sur le papier" (1955: 80), et cette attention méticuleuse pour le déroulement effectif d'un

---

<sup>50</sup> C'est là un point important auquel la sociolinguistique va s'opposer. Par exemple, Weinreich *et al.* (1968: 128n28) affirment que, si on peut admettre que les changements structuraux sont plus importants, il ne faut pas pour autant négliger les changements 'subphonémiques'.

changement revient dans les différentes illustrations qui constituent la deuxième partie de l'*Économie des changements phonétiques*. Ici encore, il y a lieu de parler d'un certain décalage entre les principes théoriques et la pratique descriptive chez Martinet.

#### 4.1.2. L'explication du changement

##### 4.1.2.0. Introduction

Au niveau de l'explication du changement aussi, la conception du changement est largement parallèle, et cela essentiellement sur deux points: le caractère dialectique du changement [4.1.2.1] et la priorité d'une logique interne [4.1.2.2].

##### 4.1.2.1. Le caractère dialectique du changement

Un point de ressemblance fondamental entre le modèle pragois et le modèle de Martinet concerne la nature dialectique du changement. Dans les deux cas, on peut discerner une perspective "gilliéronienne" de pathologie et de thérapeutique dans le changement. Comme nous l'avons vu, la 'thérapeutique verbale' de Gilliéron (cf. Lauwers 1998) est explicitement citée par Jakobson (1929). Ehlers (1997) dégage ce mécanisme de la rupture de l'équilibre, et son rétablissement subséquent, dans les textes du Cercle linguistique de Prague. De même, chez Martinet, les deux composantes du concept d'économie se tiennent en équilibre: si l'inertie risque d'affecter le potentiel distinctif de la langue, les besoins communicatifs redresseront l'équilibre avec certains mécanismes fonctionnels (cf. *supra*). D'autre part, une expansion excessive du potentiel distinctif, qui entraînerait un effort plus grand, sera également arrêtée.

Martinet tient incontestablement cette conception dialectique de Prague, comme il l'avoue implicitement dans un article du début de sa carrière (Martinet 1938), où il emploie notamment le terme très pragois d'"harmonie des systèmes". Plus tard, Martinet se distancie toutefois quelque peu de la terminologie pragoise; il parle, par exemple, de "l'étiquette trompeuse" d'harmonie des systèmes (1955: 67). Toujours est-il que l'esprit de base de ses travaux en matière de phonologie diachronique est très semblable à la conception pragoise du changement.

##### 4.1.2.2. La priorité d'une logique interne

Tant chez Jakobson et Troubetzkoy que chez Martinet, on retrouve une certaine méfiance envers la causalité externe. Les auteurs des *Thèses* (Cercle linguistique de Prague 1929) affirment que le système porte en lui-même les causes de son développement. De même, Martinet insiste beaucoup sur la priorité des facteurs internes, et il est d'avis qu'un linguiste doit d'abord épuiser toutes les pistes internes, avant d'avoir recours à une explication externe. D'ailleurs, dans les cas où une influence externe (par exemple, un emprunt) est admise, c'est le système récepteur qui détermine la direction que prend le changement. Il se peut, par exemple, que l'emprunt comble une case vide dans le système récepteur<sup>51</sup>.

D'autre part, il y a une nette différence au niveau de la raison sous-jacente de cette priorité des facteurs internes. Chez Jakobson et Troubetzkoy, ce choix a des connotations fortement philosophiques et idéologiques, comme nous l'avons vu: la langue est conçue comme une totalité organique qui a ses lois de développement internes, et ce développement ne saurait être contrarié par quelque facteur externe. L'emprunt en lui-même n'a pas d'importance, il importe de l'étudier du point de vue des nécessités internes du système et de l'impact sur ce système:

"Aucune innovation du système de la langue ne saurait s'interpréter sans égard au système qui subit l'innovation, peu importe s'il s'agit d'une innovation indépendante ou d'une innovation reproduite, assimilée du dehors. Renvoyer à l'emprunt ne peut être l'explication complète d'un fait ayant eu lieu dans la vie d'un système linguistique" (Jakobson 1971a: 106).

Chez Martinet, par contre, il nous semble que la priorité des facteurs internes est un choix méthodologique, inspiré par la prudence du linguiste qui se doit d'examiner toutes les hypothèses linguistiques avant d'avoir recours à des explications externes, parfois fantaisistes (influence de la race, du climat, etc.):

"On reconnaîtra sans doute qu'il est d'une bonne méthode de ne jamais postuler l'action de facteurs non-linguistiques avant d'avoir essayé d'appliquer au cas en litige tous les principes d'explication purement linguistiques" (Martinet 1955: 192).

---

<sup>51</sup> Martinet (1955: 90-92) envisage cette hypothèse pour le cas de la création d'un ordre chuintant en castillan, et pour le \*b en indo-européen.

En outre, si les facteurs internes ne suffisent pas, il faut d'abord envisager l'hypothèse de contacts entre langues (*i.e.* un facteur externe d'ordre linguistique), avant de recourir à une explication non linguistique; en général, les facteurs purement internes et les facteurs de contact entre langues suffisent pour comprendre la dynamique d'une langue et la direction de son évolution:

“Dans l'état actuel des recherches, on est tenté de dire qu'une fois analysée l'économie interne d'une langue et décrits les phénomènes d'interférence linguistique, on est bien près d'avoir assemblé toutes les données nécessaires à la compréhension de sa dynamique et de son évolution ultérieure” (*ibid.*).

#### 4.1.3. Conception globale du changement

##### 4.1.3.0. Introduction

Au niveau de la conceptualisation globale du changement linguistique, il y a lieu de distinguer deux points sur lesquels Martinet reprend presque intégralement l'héritage pragois, à savoir le rejet du caractère aveugle du changement [4.1.3.1] et le refus du progrès [4.1.3.2].

##### 4.1.3.1. Le rejet du caractère aveugle du changement

Tant Jakobson et Troubetzkoy que Martinet s'opposent résolument à l'agnosticisme des néogrammairiens quant à l'explication du changement linguistique. En effet, Jakobson, en bon hégélien, refuse de considérer le changement comme un processus aléatoire, dépourvu de sens. L'histoire de la langue, comme l'histoire en général, a une raison d'être et ne saurait être considérée comme une suite de mécanismes destructeurs:

“Du moment que nous acceptons que dans la synchronie les éléments d'un système linguistique donné doivent être appréciés sous l'angle des fonctions qu'ils ont à remplir, nous sommes forcés d'abandonner l'ornière des “Junggrammatiker” dans la linguistique diachronique également. La conception selon laquelle les changements phonétiques sont fortuits et involontaires et que la langue ne prémédite rien nous nous [*sic*] faisait représenter la phonétique historique d'une langue comme une suite de troubles et de destructions aveugles causés par des facteurs extrinsèques du point de vue du système phonologique; ces actions désordonnées ne seraient que des cambriolages fâcheux et dépourvus de tout but” (Jakobson 1929 = 1971a: 5).

De même, Martinet (1955: 13-17) s'en prend au ‘formalisme descriptiviste’ des néogrammairiens<sup>52</sup>, qui a persisté, selon lui, chez de nombreux linguistes “parmi les mieux informés et les plus productifs” (1955: 14). Leonard Bloomfield se voit attribuer l'étiquette d' “élève des néogrammairiens” pour avoir écrit que les causes des changements phoniques sont inconnues (1933: 385).

Dans sa discussion du mécanisme des changements en chaîne, Martinet (1955: 59) rejette explicitement le caractère aveugle du changement, postulé par les néogrammairiens:

“Reprenons encore, maintenant, notre exemple théorique du phonème A dérivant en direction du phonème C; [...] supposons que C, au lieu de rester là à attendre une confusion imminente, se replie devant l'envahisseur et maintienne une marge de sécurité constante entre A et lui-même. Ce genre de supposition s'oppose évidemment aux vues traditionnelles concernant le caractère aveugle des changements”.

Au contraire, le changement est régi, selon Martinet, par un certain nombre de facteurs qu'il est possible d'identifier, même si le résultat de l'opération de ces facteurs n'est pas toujours prédictible, en raison de la nature contradictoire de certaines tendances.

---

<sup>52</sup> En fait, ce rejet de la doctrine néogrammairienne par Martinet doit être relativisé considérablement. Ainsi, il croit fermement à la régularité absolue des changements phonétiques (cf. Martinet 1955: 26ss), qu'il justifie par le biais de l'existence de la double articulation (cf. Fourquet 1964), et il continue à faire une distinction traditionnelle entre les lois phonétiques et l'analogie. En outre, le mécanisme effectif du changement phonétique, à savoir le déplacement graduel du centre de gravité d'un phonème, est très semblable, sinon identique, au déplacement du *Bewegungsfühl* chez Paul (1880).

#### 4.1.3.2. Le refus du progrès

On retrouve, aussi bien chez Jakobson et Troubetzkoy que chez Martinet, un refus catégorique d'interpréter l'évolution linguistique comme un perfectionnement graduel<sup>53</sup>. Le principe de l'économie, invoqué par Martinet, est de nature à garantir un équilibre permanent, quoique vulnérable, entre la tendance à l'inertie, qui, à elle seule, diminuerait considérablement le potentiel distinctif (communicatif) de la langue, et la tendance à la satisfaction des besoins communicatifs, qui multiplierait les distinctions et les entités, au prix d'un effort démesuré de la part du sujet parlant.

Chez Jakobson et Troubetzkoy aussi, on retrouve l'idée d'un équilibre permanent: dans le cas d'une mutation destructrice, la langue réagira en rétablissant l'équilibre perdu. Toutefois, comme c'était le cas pour le point précédent, ce refus du progrès s'explique non seulement par des propriétés inhérentes de la langue, mais aussi par le rejet d'une idéologie du progrès, vécue comme typiquement occidentale par les Russes de Prague.

En définitive, il y a donc, dans les deux modèles, un refus du progrès. Cependant, ce refus dérive, chez Martinet, de considérations empiriques et méthodologiques relatives au fonctionnement du langage, tandis qu'il est en grande partie inspiré, chez Jakobson et Troubetzkoy, par une certaine hostilité envers le paradigme scientifique 'occidental'.

### 4.2. Divergence

#### 4.2.0. Introduction

Comme nous l'avons dit ci-dessus, il nous semble qu'on peut relier les divergences entre Martinet et Prague à la tension épistémologique entre le sujet parlant individuel et le système linguistique. Nous discuterons en premier lieu la différence la plus saillante entre Prague et Martinet, à savoir la conception téléologique du changement [4.2.1]. Ensuite, nous discutons le rapport différent entre synchronie et diachronie [4.2.2]. Finalement, nous examinons le type de causalité invoquée dans l'explication du changement [4.2.3].

#### 4.2.1. Téléologie

Martinet rejette catégoriquement l'emploi de la notion de téléologie en phonologie diachronique. Selon lui, la question est largement d'ordre terminologique. Toutefois, nous croyons avoir montré qu'une certaine téléologie (au sens de directionnalité) subsiste chez Martinet.

Il nous semble pourtant qu'une raison plus fondamentale pour laquelle Martinet rejette la téléologie pragoise est la conception sous-jacente de la langue qu'elle implique. En effet, tandis que Martinet adopte le plus souvent le point de vue du locuteur individuel, le Cercle de Prague éclipse le sujet parlant et conçoit la langue comme une entité organique en train de se développer.

Voici quelques extraits de Martinet qui témoignent de ce changement de perspective par rapport à Prague. Martinet s'oppose notamment à une présentation simpliste des données diachroniques, qui donne l'impression que c'est la langue en tant que système qui 'réagit' à certaines impulsions:

"Si nous ne voulons pas donner l'impression d'opérer à l'aide d'une espèce de providence linguistique, nous devons présenter une analyse assez détaillée de ce qui nous paraît être le déroulement véritable des phénomènes qui font l'objet du présent examen" (Martinet 1955: 49-50).

Quant à la notion de téléologie, on peut y échapper en reportant l'explication aux propriétés du locuteur individuel, à savoir l'inertie et l'asymétrie des organes de la parole, ainsi que les besoins communicatifs:

"[T]he phonological theory of linguistic evolution could only bear its fruit when extricated from the teleological trappings with which the founders of the movement had insisted on clothing it. [...] In order to escape from this deadlock, we have had to reset all phenomena within the frame of causality, and stress the permanent antinomy between the needs of expression and the inertia of the speech organs" (Martinet 1957: 272-273).

Comme nous l'avons vu, la notion de téléologie telle que la défendent Jakobson et Troubetzkoy est assez mal explicitée, notamment du point de vue de son *locus* (l'individu ou le système linguistique). D'autre part, nous avons insisté sur la métaphore biologique sous-jacente à la conception de la diachronie chez Jakobson et Troubetzkoy. Or,

---

<sup>53</sup> Tant les Pragois que Martinet s'opposent, sur ce point, à Otto Jespersen, qui a par ailleurs eu une influence non négligeable sur Martinet.



nous sommes d'avis que la conception téléologique du changement tient essentiellement à une sorte de directionnalité nomogénétique, une tendance vers un but, au niveau de la langue dans son ensemble.

De ce point de vue, il nous semble qu'il y a un décalage important, chez les Pragoïses, entre le traitement du système phonologique synchronique, et la conception du changement phonique. En effet, l'inventaire des unités distinctives est établi du point de vue de la finalité communicative des phonèmes, à savoir la distinction entre 'significations intellectuelles'. Pour décider du nombre et de la nature des oppositions, il est constamment fait appel à la conscience linguistique du sujet parlant. Par contre, dès que l'on passe en diachronie, le sujet parlant s'éclipse devant la totalité organique qu'est la langue, et il est foncièrement incapable d'y apporter des modifications.

À cette différence de perspective correspondent aussi différentes acceptions du terme 'fonction'<sup>54</sup>. En effet, tandis que ce terme a, en synchronie, le sens non problématique de 'ce à quoi sert quelque chose', il se voit associé, en diachronie, à un intertexte biologique (cf. Jakobson 1971a: 108-109). La notion de fonction est à interpréter dans le contexte de la distinction entre *homologie* et *analogie* en biologie évolutive, avec une nette préférence pour la seconde. "Fonction" devient ici synonyme de "ce vers quoi tend la langue dans son ensemble", et n'a plus rien à voir avec la fonction distinctive des unités linguistiques.

Par contre, chez Martinet, l'aspect téléologique réside, à notre avis, dans la dynamique de la communication entre locuteurs concrets, qui sont les véritables agents du changement.

Cette distinction n'est évidemment pas absolue. D'une part, Martinet donne souvent l'impression de "réifier" les unités linguistiques, à tel point que Coseriu (1958: 120) a pu lui reprocher qu'il tend vers un "mysticisme du système", et que Schneider (1973: 245) affirme que le système de Martinet donne parfois l'impression d'un système cybernétique autorégularisant<sup>55</sup>. Certaines prises de position de Martinet trahissent un manque d'articulation entre les différents niveaux d'étude (le sujet parlant, le système, et la communauté). D'autre part, les Pragoïses réservent parfois un rôle plus actif au sujet parlant (ou, plutôt, à la collectivité abstraite des sujets parlants).

En définitive, il nous semble donc que le débat entre Martinet et Prague concernant la notion de téléologie se joue sur le clivage fondamental entre la conception d'une langue comme système de signes dont se sert l'individu pour satisfaire à ses besoins communicatifs, et la macro-conception du système linguistique qui semble aller dans une direction déterminée indépendamment de ses locuteurs.

#### 4.2.2. *Historicisme*

Plus haut, nous avons essayé de montrer que Jakobson et Troubetzkoy ne font pas de distinction *qualitative* entre la synchronie et la diachronie, et que, dans la mesure où tout s'inscrit dans l'histoire (il n'y a pas d'abstraction fondatrice à la base de la synchronie, comme chez Saussure), la conception pragoïse du langage est *historiciste*.

Or, nous croyons qu'ici encore, Martinet s'oppose à Prague (en dépit d'une ressemblance superficielle) en reconnaissant bel et bien une différence de nature entre synchronie et diachronie, et que cette reconnaissance prend ses racines dans une perspective différente qu'il adopte sur le langage.

Si la langue est conçue comme un objet organique se développant dans le temps, comme nous croyons que c'est le cas chez Jakobson et Troubetzkoy, cet objet n'a qu'un seul mode d'existence, c'est-à-dire une existence temporelle: il se trouve toujours dans l'histoire (cf. Fontaine 1994). Par contre, chez Martinet, qui jette au moins les bases d'une approche centrée sur le locuteur, il y a une différence essentielle entre la communication entre les locuteurs en synchronie, et les répercussions, en diachronie, de cette activité communicative, à savoir le changement linguistique.

Nous sommes d'avis, dès lors, que la notion de synchronie dynamique, invoquée par Martinet, et sa formule lapidaire "les langues changent parce qu'elles fonctionnent", sont très différentes de ce qui est défendu par les Pragoïses. La synchronie de Martinet est, comme celle de Saussure, atemporelle: même s'il est vrai, du point de vue externe, que la langue en tant que macro-système change à tout moment, un locuteur ne se rend en général pas compte de ce

---

<sup>54</sup> Ce terme a en effet des acceptions très diverses dans le Cercle linguistique de Prague. Fontaine (1994) parle de la "polysémie déconcertante" de ce terme chez les Pragoïses.

<sup>55</sup> Gadet (1997: 107) formule une critique semblable en affirmant qu'en fin de compte, le locuteur individuel est très marginal dans le principe de l'économie.

changement, bien que sa propre activité communicative ait contribué au changement. Il convient de citer ici un extrait de l'article "science des systèmes" de l'*Encyclopedia Universalis* (Le Moigne 1996: 1034):

"[A]u lieu de réduire l'étude d'un système à celle de l'hypothétique et invariante structure qui assurerait et expliquerait ses fonctionnements et ses comportements synchroniques [...] ou à la théorisation des transformations morphologiques internes proposant d'exclusives interprétations diachroniques (les historicismes), le structuralisme, entendu comme un idéal commun d'intelligibilité (Piaget), se propose d'en enrichir l'étude par la conjonction délibérée et permanente de ces deux problématiques analytiques habituellement antagonistes: l'étude du fonctionnement d'un système est indissociable de celle de ses transformations, et réciproquement; c'est en fonctionnant (ou en agissant) qu'il se transforme (ou apprend) et c'est en se transformant (ou en apprenant) qu'il fonctionne (ou qu'il agit)".

Appliquant ceci à la différence entre Martinet et Prague, l'historicisme serait la vue défendue par les Pragoï, tandis que le structuralisme serait la position de Martinet. Cette position consiste à maintenir une distinction essentielle entre synchronie et diachronie, tout en faisant découler le changement de l'activité linguistique normale. Il s'agit donc d'une *relativisation* de la barrière entre synchronie et diachronie, qui passe nécessairement aussi par une relativisation de la dichotomie *langue – parole* (le changement intervient par la parole, mais il est influencé aussi par la structure de la langue), et non d'une *suppression* complète telle que la proposaient les Pragoï.

#### 4.2.3. Monisme explicatif vs causalité multiple

Dans la mesure où les Pragoï conçoivent la langue comme une totalité organique, dotée d'une vie propre et existant indépendamment des locuteurs, la *tendance vers un but* dont parlent Jakobson et Troubetzkoy<sup>56</sup> est une notion essentiellement monolithique: le changement tend vers UN but, il a UNE raison d'être, et ce but est l'harmonie (la *convergence*) du système dans son ensemble avec un milieu socio-culturel donné.

Il est vrai que Jakobson (1931a) parle d'une tendance à l'équilibre, contrebalancée par une tendance simultanée à la rupture de l'équilibre, mais cette bipartition n'est pas élaborée plus loin, si ce n'est par quelques remarques à propos de l'impact déstabilisateur du langage affectif. En effet, la tendance vers un but reste quelque chose de vague, et il s'agit bien, en dernière analyse, d'un but unique dont rien ne saurait dévier la langue, et qui n'implique ni le progrès, ni la détérioration, mais l'harmonie entre le système linguistique et les systèmes socioculturels et géographiques environnants.

Tout au contraire, le modèle de Martinet est explicitement construit autour d'une causalité de type multiple, inscrite au cœur du principe de l'économie. Les différents principes explicatifs invoqués se contrebalancent, et parfois c'est l'un, parfois l'autre qui l'emporte. Cela est très manifeste dans le cas du *rendement fonctionnel*: un rendement élevé suffit généralement pour éviter la perte d'une opposition, mais, si celle-ci se perd quand même, on suppose que d'autres facteurs (p.ex. structuraux) ont été plus puissants.

Une fois de plus, il nous semble que cette différence cache une divergence plus profonde entre une conception quasi organiciste du système linguistique, et une conception selon laquelle la langue n'existe et ne change que par la grâce des locuteurs, qui, comme dans leurs autres comportements, sont sujets à des tendances conflictuelles.

#### 4.3. Conclusion

Nous croyons avoir montré qu'il y a des parallèles assez frappants entre la conception du changement linguistique élaborée par Jakobson et Troubetzkoy, et le modèle développé par Martinet. En effet, la conception de base de la nature du changement (rupture et rétablissement de l'équilibre) est très semblable dans les deux cas, même si la raison implicite d'adopter ces positions peut parfois différer sensiblement.

D'autre part, il existe un certain nombre de points sur lesquels les deux modèles divergent. Ce qui est intéressant, c'est que, comme nous l'avons démontré, ces différences peuvent être ramenées à une différence de perspective plus fondamentale. Tandis que Jakobson et Troubetzkoy conçoivent implicitement la langue, du moins en diachronie, comme une totalité organique dotée de lois internes propres, et dans laquelle l'influence des locuteurs est somme toute

---

<sup>56</sup> Il se pourrait que le constat que nous formulons ici vaille moins pour d'autres linguistes qui se sont inspirés de Prague, qui opèrent plus avec une notion de 'tendances en conflit' (p.ex. De Groot 1931 et Van Wijk 1939).

minimale, Martinet essaie de penser la systématique du changement en termes de propriétés du sujet parlant humain<sup>57</sup>. Ce n'est donc pas par hasard que l'une des sources principales citées par Martinet (1955) dans le chapitre consacré au concept de l'économie, soit le psychologue Zipf, dont le *principe du moindre effort* rend compte du comportement humain en général.

Il nous semble donc qu'en définitive, il faut envisager le modèle diachronique élaboré par Martinet et ses disciples comme une continuation des thèses pragoises, dénuée de son arrière-fond idéologique et philosophique. Dans ce modèle, le locuteur individuel occupe une place nettement plus importante que chez Jakobson et Troubetzkoy, même si Martinet n'a pas tiré toutes les conséquences de ce changement de perspective.

---

<sup>57</sup> Cf. Tobin (1997: 184): "The *human factor* in our axiom of maximum communication with minimal effort was introduced in the concepts of 'asymmetry' and 'economy of effort in phonological change' by André Martinet (1955)".

## Références

- AITCHISON, Jean. 1987. "The Language Lifegame: Prediction, Explanation and Linguistic Change". In: W. KOOPMAN *et al.* (éds), *Explanation in Linguistic Change*, 11-32. Amsterdam - Philadelphia: Benjamins.
- BENVENISTE, Émile. 1966. *Problèmes de linguistique générale – vol. I*. Paris: Gallimard.
- BLOOMFIELD, Leonard. 1933. *Language*. New York: Holt, Rinehart & Winston.
- CERCLE LINGUISTIQUE DE PRAGUE. 1929. "Thèses présentées au premier congrès des philologues slaves". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 1. 5-29.
- CERCLE LINGUISTIQUE DE PRAGUE. 1931. "Projet de terminologie phonologique standardisée". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4. 303-323.
- CHEVALIER, Jean-Claude. 1997. "Trubetzkoy, Jakobson et la France, 1919-1939". *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage* 9. 33-46.
- COSERIU, Eugenio. 1958. *Sincronía, diacronía e historia: el problema del cambio lingüístico*. Montevideo [Reimpresión fotomecánica, Tübingen 1968].
- DE GROOT, Albert Willem. 1931. "Phonetik und Phonologie als Funktionswissenschaften". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4. 116-147.
- DE MAURO, Tullio. 1967. "Notes". In: SAUSSURE 1967 [1916<sup>1</sup>]. 405-477.
- DESMET, Piet. 1996. *La linguistique naturaliste en France: le débat sur la nature, l'origine et l'évolution du langage*. Leuven - Paris: Peeters.
- DESMET, Piet – VAN HOECKE, Willy. 1993. "Le caractère graduel ou discret du changement phonique: un faux problème?". In: R. LORENZO (éd.), *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas. Universidade de Santiago de Compostela, 1989. Vol. 5: Gramática Histórica e Historia da Lingua*, 79-96. A Coruña: Fundación "Pedro Barrié de la Maza, Conde de Fenosa".
- DOMINICY, Marc. 1984. "Darwin, Saussure et les limites de l'explication". In: AUROUX, S. – GLATIGNY, M. – JOLY, A. (éds), *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*, 553-561. Lille: Université de Lille III.
- EHLERS, Klaas-Hinrich. 1997. "Vom gestörten Gleichgewicht – Modelle des Sprachwandels im Prager Strukturalismus und der frühen Sprachinhaltforschung". *Zeitschrift für Germanistische Linguistik* 25. 255-272.
- FONTAINE, Jacqueline. 1974. *Le Cercle linguistique de Prague*. Paris: Mame.
- FONTAINE, Jacqueline. 1994. "La conception du système linguistique dans le Cercle Linguistique de Prague". *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage* 5. 7-18.
- FOURQUET, Jean. 1964. "Pourquoi les lois phonétiques sont sans exception". In: LUNT (éd.) 1964. 638-644.
- GADET, Françoise. 1997. "Fonctionnalisme et thérapeutique". *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage* 9. 91-108.
- GASPAROV, Boris. 1987. "The Ideological Principles of Prague School Phonology". In: POMORSKA *et al.* (éds) 1987. 49-78.
- GRAMMONT, Maurice. 1933. *Traité de phonétique*. Paris: Delagrave.
- HAUDRICOURT, A.G. – JUILLAND, A. 1949. *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*. Paris: Klincksieck.
- HOCKETT, Charles F. 1967. "The Quantification of Functional Load". In: A. JUILLAND (éd.), *Linguistic Studies presented to André Martinet on the Occasion of his 60th Birthday* (vol. I: General Linguistics = *Word* 23), 300-320. New York: International Linguistic Association.
- HOLENSTEIN, Elmar. 1987. "Jakobson's and Trubetzkoy's Philosophical Background". In: POMORSKA *et al.* (éds) 1987. 15-31.
- JAKOBSON, Roman. 1928a. "The Concept of the Sound Law and the Teleological Criterion". *Časopis pro moderni filologii* 14. [repris dans JAKOBSON 1971a: 1-2]
- JAKOBSON, Roman. 1928b. "Proposition au premier congrès international des linguistes. Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la phonologie d'une langue quelconque?". In: *Actes du Ier congrès international des linguistes du 10-15 avril, 1928*, 33-36. [repris dans JAKOBSON 1971a: 3-6]
- JAKOBSON, Roman. 1929. *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves*. *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 2. [repris dans JAKOBSON 1971a: 7-116]
- JAKOBSON, Roman. 1931a. "Prinzipien der historischen Phonologie". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4. 257-267. [traduction française dans TROUBETZKOY 1949: 315-336]

- JAKOBSON, Roman. 1931b. "Über die phonologische Sprachbunde". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4. 234-240.
- JAKOBSON, Roman. 1938. "Sur la théorie des affinités phonologiques entre langues". In: *Actes du quatrième congrès international des linguistes tenu à Copenhague du 27 août au 1er septembre 1936*, 48-58. Copenhague: Munksgaard. [repris dans JAKOBSON 1971a: 234-246; TROUBETZKOY 1949: 351-365]
- JAKOBSON, Roman. 1963. "Efforts towards a Means-Ends Model of Language in Interwar Continental Linguistics". In: MOHRMANN, C. – NORMAN, F. (éds), *Trends in Modern Linguistics*, 104-109. Utrecht: Spectrum.
- JAKOBSON, Roman. 1971a. *Selected Writings I: Phonological Studies*. The Hague: Mouton.
- JAKOBSON, Roman. 1971b. *Selected Writings II: Word and Language*. The Hague: Mouton.
- JAKOBSON, Roman. 1975. "Structuralisme et téléologie". In: *Roman Jakobson: Sémiologie, Poétique, Épistémologie [= L'Arc 60]*. 50-52.
- JAKOBSON, Roman – POMORSKA, Krystyna. 1980. *Dialogues*. Paris: Flammarion.
- JUILLAND, A. 1953. "A Bibliography of Diachronic Phonemics". *Word* 9. 198-208.
- KAISER, Louise. (éd.). 1957. *Manual of Phonetics*. Amsterdam: North Holland Publishing Company.
- KELLER, Rudy. 1994. *On Language Change – The Invisible Hand in Language*. London: Routledge.
- KING, Robert D. 1967. "Functional Load and Sound Change". *Language* 43. 831-852.
- KING, Robert D. 1969a. *Historical Linguistics and Generative Grammar*. New Jersey: Prentice Hall.
- KING, Robert D. 1969b. "Push Chains and Drag Chains". *Glossa* 3. 3-21.
- LAUWERS, Peter. 1998. "Jules Gilliéron: contrainte et liberté dans le langage". *Orbis* 40. 63-95.
- LE MOIGNE, Jean-Louis. 1996. "Systèmes (Science des -)". *Encyclopedia Universalis*, tome 21. 1032-1037.
- LUNT, Horace G. (éd.). 1964. *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists*. The Hague: Mouton.
- MARTINET, André. 1936. "Neutralisation et archiphonème". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 6. 46-57.
- MARTINET, André. 1939a. "Équilibre et instabilité des systèmes phonologiques". In: E. BLANCQUART – W. PEE (éds), *Proceedings of the 3<sup>rd</sup> International Congress of Phonetic Sciences*, 30-34. Gent: Laboratory of Phonetics Gent.
- MARTINET, André. 1939b. "Rôle de la corrélation dans la phonologie diachronique". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 8. 273-288.
- MARTINET, André. 1946a. "Au sujet des fondements de la théorie linguistique de Louis Hjelmslev". *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 42. 19-42.
- MARTINET, André. 1946b. c.r. de TROUBETZKOY 1939 [=1949]. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 42. 23-33.
- MARTINET, André. 1947. "Propagation phonétique ou évolution phonologique?" (avec A.G. HAUDRICOURT). *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 43. 82-92.
- MARTINET, André. 1949. "La double articulation linguistique". *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague* 5. 30-37.
- MARTINET, André. 1951. "The Unvoicing of Old Spanish Sibilants". *Romance Philology* 5. 133-156. [Repris dans MARTINET 1955: 297-325]
- MARTINET, André. 1952. "Function, Structure and Sound Change". *Word* 8. 1-32.
- MARTINET, André. 1955. *Économie des changements phonétiques: traité de phonologie diachronique*. Berne: Francke.
- MARTINET, André. 1957. "Phonetics and Linguistic Evolution". In: KAISER (éd.) 1957. 252-273.
- MARTINET, André. 1960 (1970<sup>2</sup>). *Éléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin.
- MARTINET, André. 1964. "Structural Variations in Language". In: LUNT (éd.) 1964. 521-531.
- MARTINET, André. 1975. *Évolution des langues et reconstruction*. Paris: P.U.F.
- MARTINET, André. 1979. "The Internal Conditioning of Phonological Changes". *Revue de phonétique appliquée* 49/50. 59-67.
- MARTINET, André. 1993. *Mémoires d'un linguiste*. Paris: Quai Voltaire.
- MEYERSTEIN, R.S. 1970. *Functional Load*. The Hague - Paris: Mouton.
- MÖLLER, Christian. 1936. *Thesen und Theorien der Prager Schule*. [Acta Jutlandica 8/2]
- MURRAY, Stephen O. 1994. *Theory Groups and the Study of Language in North America: A Social History*. Amsterdam - Philadelphia: Benjamins.

- PAUL, Hermann. 1968<sup>7</sup> (1880<sup>1</sup>). *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Halle: Niemeyer.
- PEETERS, Bert. 1992. *Diachronie, phonologie et linguistique fonctionnelle*. Louvain-la-Neuve: Peeters.
- POMORSKA, Krystyna – CHODAKOWSKA, Elżbieta – MCLEAN, Hugh – VINE, Brent. (éds). 1987. *Language, Poetry and Poetics – The Generation of the 1890's: Jakobson, Trubetzkoy, Majakovskij*. Berlin - New York: Mouton de Gruyter.
- SAINT-SERNIN, Bertrand. 1996. "Hasard". *Encyclopedia Universalis*, tome 11. 224-228.
- SAPIR, Edward. 1921. *Language. An Introduction to the Study of Speech*. New York: Harcourt Brace.
- SAUSSURE, Ferdinand DE. 1967 [1916<sup>1</sup>]. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- SCHNEIDER, Gisela. 1973. *Zum Begriff des Lautgesetzes in der Sprachwissenschaft seit den Junggrammatikern*. Tübingen: Narr.
- SEROT, Patrick. 1999. *Structure et totalité – les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*. Paris: Presses Universitaires de France.
- SEROT, Patrick (éd.). 2006. *N. S. Troubetzkoy : Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Lausanne : Payot.
- TETRY, Andrée. 1996. "Biologie". *Encyclopedia Universalis*, tome 4. 159-165.
- TOBIN, Yishai. 1997. "Developmental and Clinical Phonology: Roman Jakobson and beyond". *Acta Linguistica Hafniensia* 29. 179-219.
- TOMAN, Jindřich. 1987. "Trubetzkoy before Trubetzkoy". In: AARSLEFF, H. – KELLY, L. – NIEDEREHE, H.-J. (éds), *Papers in the History of Linguistics*, 627-638. Amsterdam: Benjamins.
- TRNKA, Bohumil. 1929. "Méthode de comparaison analytique et grammaire comparée historique". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 1. 33-38.
- TROUBETZKOY, Nicolaj S. 1933a. "La phonologie actuelle". *Journal de psychologie normale et pathologique* 30. 120-125.
- TROUBETZKOY, Nicolaj S. 1933b. "Les systèmes phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue". In: *Actes du deuxième congrès international des linguistes*, 120-125. Paris: s.n.
- TROUBETZKOY, Nicolaj S. 1949. *Principes de phonologie*. Paris: Klincksieck. [traduction française des *Grundzüge der Phonologie* [1939)].
- TROUBETZKOY, Nicolaj S. 1975. *N.S. Troubetzkoy's Letters and Notes*. The Hague: Mouton.
- VAN WIJK, Nicolaas. 1939. "L'étude diachronique des phénomènes phonologiques et extraphonologiques". *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 8. 297-318.
- VERLEYEN, Stijn. 2005. *Fonction, forme et variation: analyse métathéorique de trois modèles du changement phonique au XXe siècle*. Leuven: thèse de doctorat.
- VERLEYEN, Stijn. 2006. "L'abandon progressif du fonctionnalisme dans les travaux de William Labov". *Historiographia Linguistica* 33/3, 335-355.
- VERLEYEN, Stijn. 2007. "Le fonctionnalisme entre système linguistique et sujet parlant : Jakobson et Troubetzkoy face à Martinet". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 60, 163-188.
- VIEL, Michel. 1984. *La notion de marque chez Trubetzkoy et Jakobson: un épisode de l'histoire de la pensée structurale*. Lille: Atelier de reproduction des thèses.
- VUCINICH, Alexander. 1988. *Darwin in Russian Thought*. Berkeley: University of California Press.
- WARTBURG, Walter VON. 1969<sup>9</sup> (1946<sup>1</sup>). *Évolution et structure de la langue française*. Berne: Francke.
- WEINREICH, Uriel. 1953. *Languages in Contact*. New York: Publications of the Linguistic Circle of New York.
- WEINREICH, Uriel – LABOV, William – HERZOG, Marvin I. 1968. "Empirical Foundations for a Theory of Language Change". In: W. LEHMANN – Y. MALKIEL (éds), *Directions for Historical Linguistics*, 95-188. Austin - London: University of Texas Press.